JUIN 1951

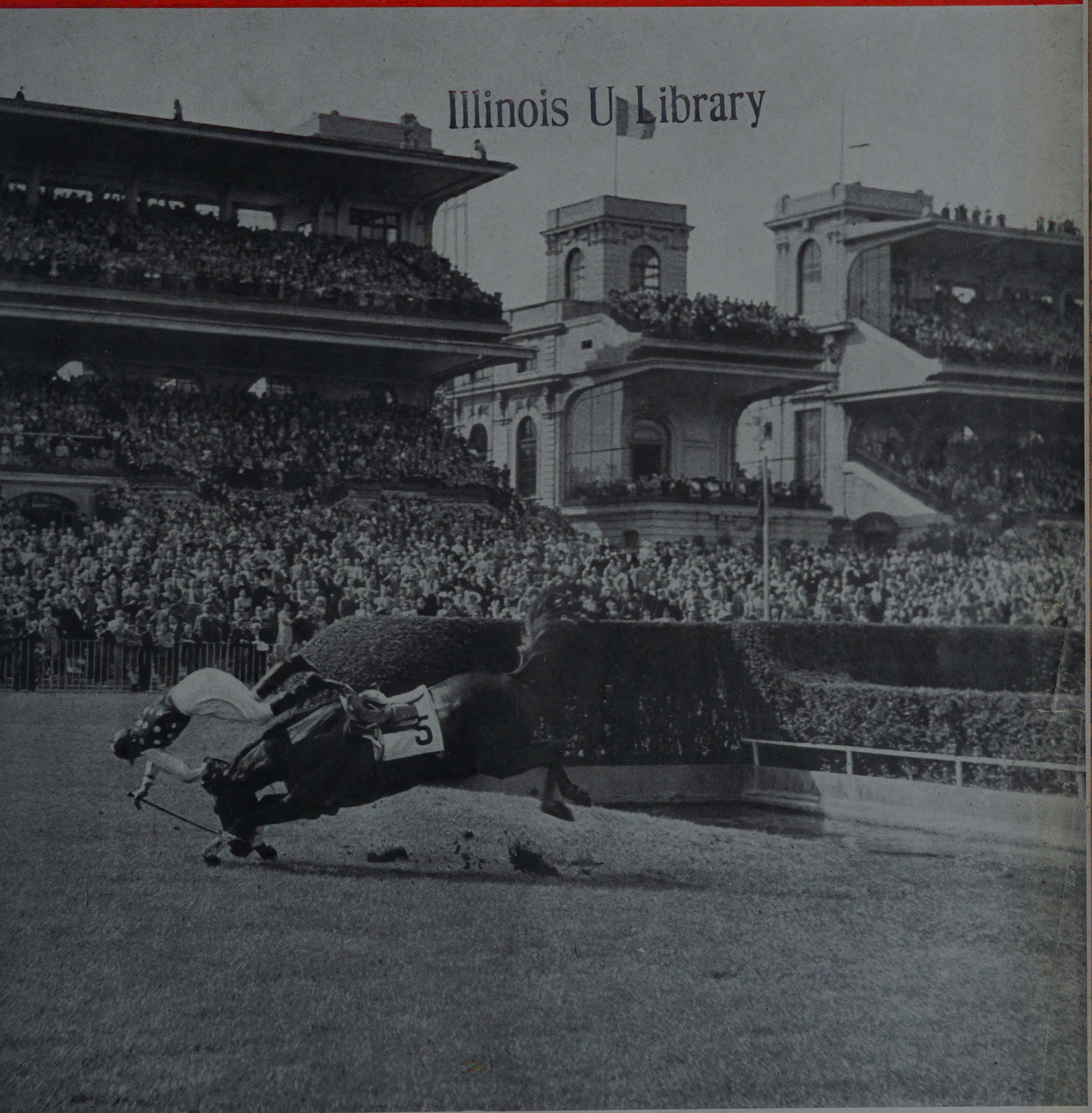
N° 298 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



LA GRANDE SEMAINE HIPPIQUE

La Grande Semaine des Courses, qui ramène chaque année ces belles épreuves où l'élégance s'unit au sport, Grande Course de haies, Drags, et qui s'achève à Longchamp par le Grand Prix de Paris, débute à Auteuil par le Grand Steeple. Celui-ci, qui fut gagné cette année par Nagara devant le favori Le Radar, a été marqué par une chute spectaculaire, celle de Reine d'Écosse. Phot. *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

EXPORTATION

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

MAZAMET

France

CENTRE MONDIAL DU DÉLAINAGE

CENTENAIRE DU DÉLAINAGE

1851-1951

HAVAS

LA SUISSE pour moi c'est...

L'Oberland Bernois

Wengen

POUR VACANCES IDÉALES ! 1.300 m. d'altitude.

30 hôtels confortables. Piscine moderne. Tennis (tournois internationaux). Belles excursions et promenades. Sans bruit d'autos, mais à 15 minutes du prochain garage.

Informations : Bureau de renseignements Wengen, Oberland Bernois, Suisse ou Office suisse du tourisme, 37, boul. des Capucines, Paris.

Adelboden

1.400 mètres.

POUR LES VACANCES D'ÉTÉ

15 hôtels - Piscine - Tennis - Promenades et excursions

Route automobile sans poussière.
Nouveau télésiège.

Informations : Bureau de renseignements Adelboden.

Mürren

1.650 mètres.

CHEZ NOUS, LES VACANCES COMPTENT DOUBLE !

REPOS, TRANQUILLITÉ — PROMENADES, ALPINISME
TENNIS, DIVERTISSEMENTS

Prix forfaitaire par semaine : Fr. 95.— à Fr. 140.—

Renseignements et prospectus : Kurverein Mürren et agences de voyages.

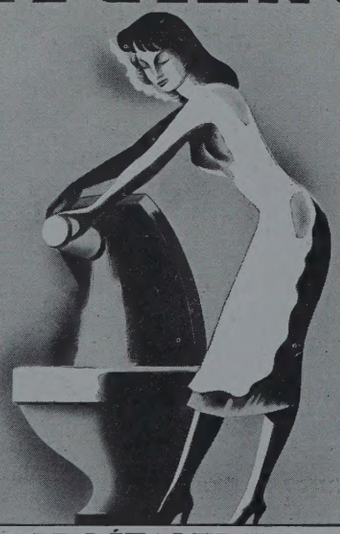
GSTAAD

Brillant atout de l'OBERLAND BERNOIS

Pêche à la truite - Tennis - Piscine - Approach Golf. Manifestations mondaines. - Aisément accessible par le train, l'auto ou l'avion.

Demandez prospectus, s. v. p., au Syndicat d'initiative Gstaad.

HYGIENO



LE DÉTARTRANT
POUR CUVETTES DE W.-C., RADIATEURS, ETC.

J. LEFEVBRE

AGENT GÉNÉRAL POUR LA RÉGION PARISIENNE DES

PRODUITS D'ENTRETIEN A. ROLLET

9 BIS, RUE DU COMMANDANT-PILOT - NEUILLY-SUR-SEINE - MAI. 50-20

L'EUROPE
L'AMÉRIQUE DU NORD
L'AMÉRIQUE DU SUD
L'AFRIQUE — L'ASIE

PAR DOUGLAS DC 6

SAS

(LES VIKINGS VOLANTS)

SERVICE
SCANDINAVE
A BORD

SCANDINAVIAN
AIRLINES SYSTEM

125, CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS-TEL.BAL. 41-42

RENSEIGNEMENTS ET BILLETS
TOUTES AGENCES DE VOYAGES

VALAIS SUISSE

Le pays du soleil dans la splendeur des Alpes suisses

ZERMATT 1620 m

Point d'attraction majeur du Valais au pied du Cervin.

LES HOTELS SEILER, symbole de qualité : **Mont-Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp** (2.213 m.), **Lac Noir** (2.589 m.). Échange de repas.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE. Maisons de vieille réputation. Tout confort. 7 jours tout compris dès Fr. 137. Dir. : Dr. W. Zimmermann.

HOTEL BEAUSITE. Le bon hôtel de famille, tout confort. Situation dominante face au Cervin. W. Christen, dir.

HOTEL PERREN. La petite maison de premier rang, face au Cervin. Excellente cuisine.

HOTEL MATTERHORNBLICK. Confort. Soleil. Jardin. Pension dès Fr. s. 13.

HOTEL DOM. Le petit hôtel confortable très apprécié. Cuisine soignée. Prix modérés.

GORNERGRAT et BREITHORN. Près de la Gare. Pens. à partir de Fr. s. 12.50 et 11.50.

SAAS-FEE. 1.800 m. Séjour de vacances favori. Nouvelle route jusqu'à l'entrée du village. Grands parcs à autos.

Visitez le Valais par la belle ligne internationale de **LOETSCHBERG !**

CRANS s/Sierre. 1.500 m. Ligne du Simplon. 2 parcours de golf 18 et 9 trous. Été et hiver toujours en vogue.

LOECHE-LES-BAINS. Alt. 1.411 m. La cure idéale de bains thermaux à la montagne. 5 hôtels et établissements de cure de la **Société des Hôtels et Bains.**

EVOLENE. 1.380 m. Grand Hôtel, Hôtel Dent-Blanche, Hôtel Eden.

MARTIGNY. Centre de tourisme international sur la ligne du Simplon (Paris-Lausanne-Martigny-Milan) ; centre d'excursions par le Martigny-Orsières et par le Martigny-Châtelard ; centre gastronomique avec hôtels et restaurants réputés : Kluser, Gare & Terminus, Gd Saint-Bernard, Suisse et Simplon.

VERBIER. Altitude 1.500 m. Télésiège jusqu'à 2.200 m. Soleil. Repos. Santé.

CHAMPERY - Planachaux. 1.055-1.800 m. Piscine. Tennis. Alpinisme. 15 hôtels. Téléférique.

CHAMPEX-LAC. 1.480 m. Le plus beau lac alpin du Valais. Plage. Pêche. Canotage. Tennis. Télésiège. Hte-Montagne. *Juin :* bien-être dans les fleurs et le soleil, réd. 10 - 20 % dans 12 hôtels.

Rens. Agences de voyages, Office suisse du Tourisme à Paris (2e), 37, boulevard des Capucines, ou l'Union Valaisanne du Tourisme à Sion.

UNE MACHINE A CALCULER DE POCHE

" CURTA "

8 x 6 x 11 Chiffres

SYSTÈME CURT HERZSTARK

- RAPIDE
- SILENCIEUSE
- POIDS : 230 GR.

- QUATRE OPÉRATIONS (+, −, ×, :)
- $\sqrt[3]{=n^3-n^3-\times}$

ET QUELLE VITESSE OPÉRATOIRE !

7" $\frac{180 \times 38}{144} = 47,5$

8" $12x27x32 = 10.368$

10" $645.432 \times 63.992 = 41.302.484.544$

12" $863 : 6.109 = 0,141.267$

15" $525^2 - 413^2 = 105.056$

16" $\sqrt[3]{3.029,4} = 55.04$

CONCESSIONNAIRE EXCLUSIF FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

INNOVA S. A. R. L.

9 Rue N.-D. des Victoires et Rue P. Lelong

PARIS-2e - Tél. GUT. 73-89

... avec le nouveau

Billet touristique

ALLER & RETOUR OU CIRCULAIRE

20 °/₀ DE RÉDUCTION pour 1.500 km aller et retour
30 °/₀ DE RÉDUCTION pour 2.000 km aller et retour

VALIDITÉ

2 mois (3 mois avec un supplément de 10 °/₀). Mais, attention, le coupon RETOUR ne peut être utilisé avant le 6e jour (jour de départ compris).

ITINÉRAIRE

A votre choix. Arrêts et interruptions de parcours possibles

Notez que le coupon ALLER n'est valable dans aucun train du 25 Juillet au 15 Août. Par contre, le coupon RETOUR peut être utilisé pendant cette période

EXEMPLE :
PARIS NICE 3e classe 6.074 fr aller et retour au lieu de 8.676 fr. soit :

650 Km. gratuits

SOCIÉTÉ SNCF NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Sj. 30-51

a l'étape... toujours bien accueilli

BYRRH

7me ANNÉE — NUMÉRO 298 30 JUIN 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE ONZIÈME ANNIVERSAIRE DU 18 JUIN

Plusieurs cérémonies se sont déroulées à Paris pour célébrer l'anniversaire de l'appel désormais historique lancé le 18 juin 1940 par le général de Gaulle. A cette occasion le général de Larminat, entouré des compagnons de la Libération et des membres des associations de résistance, a ranimé la flamme au tombeau du Soldat inconnu.

Une autre manifestation a eu lieu au Mont-Valérien, où avait été transporté un flambeau allumé sous l'Arc de Triomphe. Les familles des fusillés étaient présentes ainsi que de nombreuses personnalités. Après que l'amiral Thierry d'Argenlieu eut passé en revue la garde d'honneur, le général de Gaulle ralluma la flamme dans la crypte tandis que s'élevaient le *Chant des partisans* et la *Marche de la 2e D. B.*

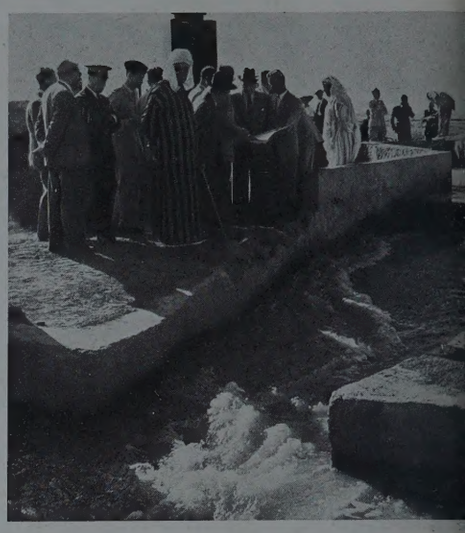
Photographies *France-Illustration* (Ch. P. Raffin).

ACTUALITÉS MONDIALES DI

PORTSMOUTH. Le dragueur *Reclaim* (ci-dessus) ayant réussi à repérer par le son l'épave du sous-marin *Affray*, des tentatives de renflouement ont été aussitôt entreprises par l'Amirauté britannique.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

TEHERAN. La Conférence anglo-iranienne sur les pétroles n'ayant pu aboutir à un accord, les négociations ont été rompues. M. Mossadegh, le premier ministre, a ordonné la prise de possession des installations de l'Anglo-Iranian Oil Co. La position attentiste du gouvernement de Londres a été critiquée aux Communes.



RABAT. Le général Juin, résident général au Ma a visité une station de pompage, dans l'oued B destinée à l'alimentation des nouvelles rizières la plaine de Rarb à Allal Tazi, entre Rabat et Tan

RANGOON. En dépit de l'anarchie qui règne dans une partie du pays, des élections ont eu lieu en Birmanie. La réélection du premier ministre Thakin Nu et celle de deux membres du cabinet ont été contestées.

ENIWETOK. Une boule de feu s'élève au-dessus des flots... Les expériences atomiques américaines, qui permettront d'accroître encore la puissance de la bombe à hydrogène, se poursuivent dans l'océan Pacifique.

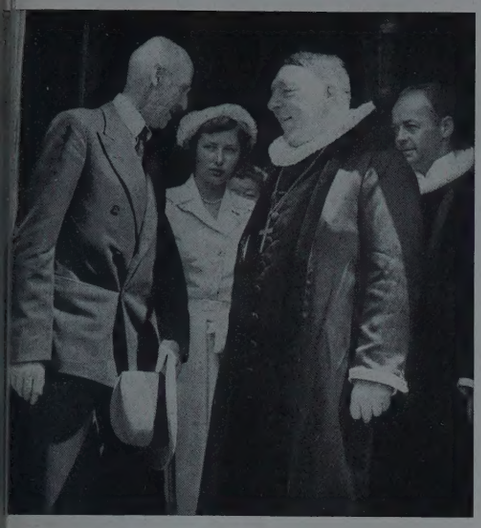
CATANE. Après un séjour en Sicile, à Taormi le roi Farouk d'Egypte et sa jeune épouse ont qu Catane à bord de leur yacht *Fakhr el Bihar* p se rendre à Capri, où se poursuit leur lune de m

VIENNE. Les médecins et internes des cliniques et hôpitaux viennois ont défilé en blouse blanche à travers les rues, menaçant de faire grève s'ils n'obtenaient pas satisfaction pour leurs revendications.

HEIDELBERG. Accueilli au quartier général américain par le général Thomas T. Hardy, l'amiral Jaujard, chef des forces navales de l'Union occidentale, félicite le lieutenant commandant la garde d'honneur.

LISBONNE. M. de Ferreira, ministre portugais la Justice (assis au centre), a ouvert le Congrès de po criminelle, où les délégués de trente-six pays c cheront à coordonner plus étroitement leur act

LA SEMAINE



ONDRES. Après avoir assisté à un service célébré ar l'évêque de Trondjhem au temple des marins orvégiens d'Albion Street, S. M. Haakon et sa petite-le, la princesse Astrid, prennent congé du prélat.

EKIN. Les délégués tibétains (ci-dessus) et les eprésentants de Mao Tse Toung, réunis à l'ancien alais impérial, ont signé un traité dit de « libéra-ion pacifique » entre la Chine communiste et le Tibet.

ARIS. L'état-major des forces alliées s'est réuni l'hôtel Astoria. (Assis, de g. à dr.) : les généraux orstad et Guillaume, le feld-maréchal Montgomery, le énéral Eisenhower et le vice-amiral de l'Air Saunders.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'OBSERVATEUR de Sirius peut considérer avec intérêt l'extraordinaire partie de poker à laquelle se livrent, depuis quelques années, les Soviétiques, d'une part, et, d'autre part, ceux, disjoints, mal accordés et perpétuellement surpris, que l'on nomme les Occidentaux.

Tout, du côté des Soviétiques, laisse deviner une volonté unique, obstinée, acharnée, d'une absurdité presque sublime dans la persévérance. Tout, du côté des Occidentaux, est fantaisie, caprice, désordre, imprévoyance et mésentente. On ne sait même plus, dans le clan occidental, quelles sont les limites de l'Europe, si l'Angleterre daigne jouer sa partie dans le fameux concert européen, si telle ou telle petite nation n'entend pas faire bande à part, si les pays ibériques, si la Yougoslavie, si, si, si, si... L'observateur de Sirius doit rire, s'il est construit pour le rire. Et s'il joue, avec ses semblables, là-haut, s'il fait des paris, j'imagine comment il doit parier.

Je ne suis pas l'observateur de Sirius. Je suis un homme d'Occident, engagé, avec les siens, dans l'épouvantable partie. Je suis un de ceux qui se tiennent pour les mainteneurs et les garants d'une civilisation qui, malgré ses erreurs et ses fautes, est une civilisation admirable, une somme de civilisations. Je ne méprise pas la candeur, on l'imagine. Comme Clemenceau jadis, je salue la « noble candeur ». Mais les États-Unis poussent la candeur au delà du raisonnable. Je n'ai jamais manqué d'adresser des critiques aux Américains, puisqu'ils jouent, eux, au moins, le fair play et qu'on peut leur dire ce que l'on pense — jusqu'ici du moins — sans être immédiatement inscrit sur les listes de proscription ou sur les listes d'otages. Non, je n'ai jamais caché ma façon de penser : ce grand peuple mérite des louanges parfois, et parfois des reproches. Ne manquons pas à nos devoirs de témoin. Mais j'aimerais assez de leur faire comprendre, aux Américains, qu'en ce moment le monde occidental, dont ils représentent malgré tout la tête, passe trop la mesure en ce qui concerne l'ingénuité et, pour parler franc, la sottise.

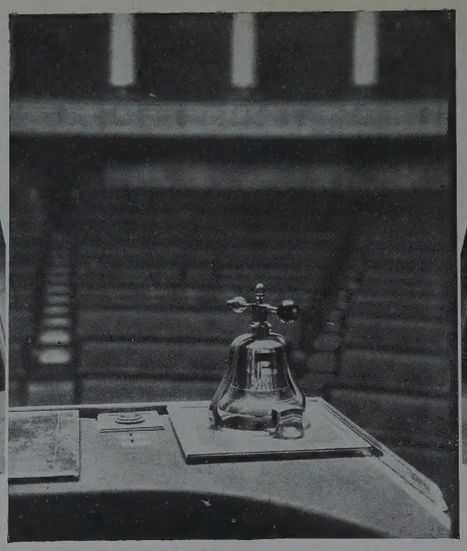
Cependant, l'adversaire soviétique — oh ! nous Français, nous ne demandions pas à le considérer tel, nous, Français, recrus d'expérience et même de tristesse, nous aurions vécu de grand cœur en bonne intelligence avec une Russie non tourmentée par une fébrile et furieuse volonté de puissance — cependant, dis-je, l'adversaire soviétique pousse, l'un après l'autre, ses pions sur l'échiquier. La guerre de Corée — de bons observateurs, instruits par ce que les Japonais ont fait en Chine et par ce que les Français endurent en Indochine, auraient pu tirer leçon de tout cela... — la guerre de Corée est partie pour durer, très exactement, jusqu'à la prochaine guerre mondiale. L'épisode thibétain, lui, n'en est qu'à son commencement. Un jour prochain, les meilleures troupes américaines seront en Corée, les meilleures troupes françaises au Vietnam, les meilleures troupes britanniques en réserve du côté des Indes. Bon moment pour allumer le foyer persan dont il est difficile de dire ce qu'il adviendra au cours de l'année qui passe. Cependant le feu couve en Grèce, à Berlin, aux frontières de la Yougoslavie. Cependant le monde arabe fait le jeu de la Russie, comme si le succès russe ne devait pas mettre tout l'Islam sens dessus dessous. Cependant l'Amérique anticolonialiste regarde le Maroc et même toute l'Afrique du Nord avec une concupiscence incapable de se déguiser... Cependant... cependant...

★

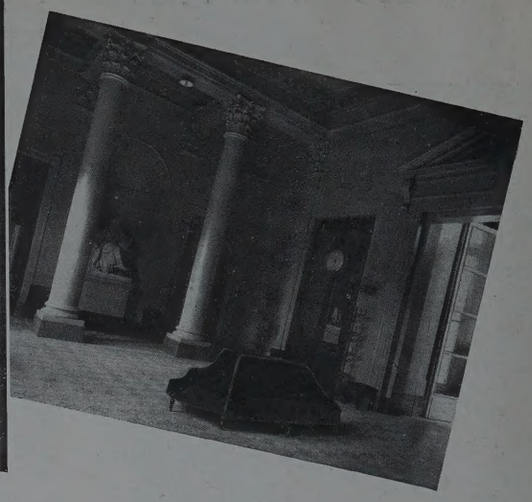
Nous savons bien que ce jeu terrible, auquel se livre la Russie, ne peut aboutir qu'à d'affreuses catastrophes. Si ce jeu est poussé quelque temps encore, il y aura des Corées sur toute la surface du monde, l'Europe elle-même ne sera qu'une grande Corée, rasée, ruinée, dépeuplée, empuantie par les charniers des explosions atomiques ou d'inconcevables épidémies.

Et nous savons bien que le conquérant russe, finalement, sera refoulé, piétiné, comme Hitler et comme les autres. Mais cette certitude, en même temps historique et prophétique, n'est en aucune mesure une consolation.

La salle des Pas-Perdus.



Le salon des Quatre-Colonnes.



La « cloche » attend le président.

LA NOUVELLE ASSEMBLÉE NATIONALE

Il aura fallu attendre plusieurs jours après la consultation générale du 17 juin pour obtenir des chiffres tant soit peu précis touchant le nombre de sièges et le nombre de voix attribués aux différents partis engagés dans la récente compétition électorale. La faute en incombe à l'extrême complexité du mode de scrutin en vigueur et au contrôle parfois délicat des opérations de dépouillement. Des modifications sont ainsi intervenues dans certains départements, notamment dans le Bas-Rhin et dans la Seine-Inférieure (1re circonscription), où les sièges primitivement attribués, à la majorité absolue, au bloc des listes apparentées ont dû être répartis ensuite, après examen des résultats par les commissions de recensement, selon le système de la plus forte moyenne. Ces rectifications n'ont d'ailleurs apporté que de légères modifications aux résultats que nous donnions dans notre dernier numéro.

Une erreur cependant, dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs, a été commise à propos du nombre total des sièges dans la nouvelle Assemblée, lequel est de 627 et non de 636. Cette erreur résulte du fait que les sièges attribués aux départements d'outre-mer ont été comptés également par nous dans les sièges attribués aux territoires d'outre-mer. Nous donnons d'ailleurs ci-contre la répartition politique des nouveaux élus et le chiffre des voix obtenues par les différents partis d'après les statistiques établies par les services officiels.

La classification politique des nouveaux élus ne correspond du reste qu'imparfaitement — sauf pour les grands partis — aux effectifs dont disposeront au Palais-Bourbon les groupes parlementaires.

Tels députés élus sur des listes d'union ou sur des listes apparentées peuvent en effet s'inscrire à un groupe politique portant une étiquette différente.

En réalité la géographie politique de la seconde Assemblée nationale de la Quatrième République ne se dessinera avec netteté que vers le milieu du mois de juillet.

LA RÉPARTITION POLITIQUE DES 627 ÉLUS

Partis	Sièges
Communistes	103
S. F. I. O.	104
M. R. P.	85
Radicaux et R. G. R.	94
Indépendants	98
R. P. F.	118
Outre-mer	23
Total	625

Nota. — Deux sièges restent à pourvoir, ceux de la Nouvelle-Calédonie et de l'Océanie, où les élections auront lieu le 1er juillet et le 2 septembre.

LA RÉPARTITION DES VOIX DANS LA MÉTROPOLE

Partis	Voix	%
Communistes	5.038.587	26,5
S. F. I. O.	2.764.210	14,5
M. R. P.	2.353.544	12,3
Radicaux et R. G. R.	2.194.213	11,5
Indép. et Modérés	2.496.570	13,1
R. P. F.	4.134.885	21,7
Inscrits	24.973.148	
Suffrages exprimés	18.982.009	
Abstentions	5.457.790	21,8
Bulletins nuls	533.349	

L'Assemblée, qui se réunira le 5 juillet pour entendre le discours d'usage de son doyen, devra, dans les jours suivants, procéder à l'élection des membres de son bureau et aux indispensables formalités de validation. Durant ce temps les nouveaux élus se seront fait inscrire dans les groupes politiques dont l'effectif détermine le nombre de leurs représentants dans les grandes commissions parlementaires. C'est seulement alors que la Chambre prendra sa véritable physionomie.

On se rendra compte à ce moment des possibilités qui s'offrent de dégager au Palais-Bourbon une majorité gouvernementale dont l'ampleur sera fonction de l'attitude des divers groupes politiques qui s'échelonneront dans l'hémicycle, du centre gauche au centre droit.

L'inconnue réside, d'une part, dans la position que prendront les élus indépendants appelés à constituer l'aile droite d'une éventuelle majorité et, d'autre part, dans les conditions que mettront les socialistes, lors de leur prochain congrès des 4 et 5 juillet, à la participation de la S. F. I. O. aux responsabilités gouvernementales.

Toutes ces opérations préliminaires éloignent de quelques semaines encore l'heure où le Parlement et le nouveau gouvernement qu'il aura investi de sa confiance pourront se pencher utilement sur les importants problèmes laissés en suspens par l'ancienne législature : l'équilibre budgétaire, qui reste à réaliser ; la politique des prix, qui commande celle des salaires ; la remise en ordre de la Sécurité sociale et des nationalisations ; ainsi que la mise au point et le financement des programmes militaires nécessités par la participation de la France à la défense occidentale, etc.

Faut-il ajouter que les préoccupations d'ordre extérieur solliciteront l'attention des nouveaux élus, car durant la période électorale le grave conflit surgi entre la Grande-Bretagne et l'Iran à propos des pétroles et le navrant échec de la conférence du palais Rose n'auront certes contribué ni à clarifier ni à détendre la situation internationale.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE EN PLEINE RÉVOLUTION VA-T-ELLE SE REPLIER SUR ELLE-MÊME TANDIS QUE L'O. E. C. E. PRÉDIT LA PÉNURIE ?

PAR RENÉ BRANELLEC

« La crise agricole est ouverte. Partiellement masquée en 1949 et en 1950 par de bonnes récoltes, elle risque d'éclater demain dans toute son ampleur.

» Notre organisation professionnelle doit-elle, comme elle l'a fait depuis cinq ans, pousser l'agriculteur dans la voie d'une production plus intense, d'une augmentation des rendements, d'une réduction des prix de revient à l'unité ? Non.

» Il faut que l'exploitation se replie sur elle-même, que les agriculteurs réduisent les productions qui, pour quelque motif que ce soit, paient mal ; qu'ils s'orientent vers d'autres productions avec le seul souci de mieux assurer la rentabilité de leur exploitation. »

Ces consignes figurent dans le rapport économique présenté au congrès fédéral des syndicats agricoles qui s'est tenu fin février. Quelques jours après, l'O. E. C. E. jetait un cri d'alarme : les importations, qui nous permettaient de couvrir le déficit alimentaire de l'Europe, vont être supprimées. Cette suppression, aggravée par les besoins de stockage nés des circonstances, peut provoquer à très brève échéance la pénurie et nécessiter le retour au rationnement en Europe.

L'organisation professionnelle agricole se plaint d'une surproduction, l'O. E. C. E. parle de sous-production. Comment a-t-on abouti à cette situation absurde? Cette question soulève tout le problème de notre organisation agricole. Cette crise que l'on invoque, la ville a peine à y croire, convaincue que la paysannerie a réalisé pendant la guerre des fortunes considérables. Le malentendu de la campagne et de la ville, très funeste à l'une et à l'autre, a bien des chances de s'aggraver si l'une et l'autre ne font effort pour le dissiper. De cet effort et des solutions qui en seront la suite dépendent pour demain le ravitaillement et la stabilité sociale du pays entier.

QU'EST-CE que le progrès ? m'a demandé Artaud.

Artaud est le fermier du mas Vincent, près de Nîmes. Toute l'agriculture française le connaît. Il en est un peu le sorcier. Un sorcier solidement charpenté, affable, ruisselant d'intelligence, telle une source. Il démêle l'écheveau des situations confuses, coupe tranquillement les nœuds gordiens, démonte les choses, virtuose de cette mécanique complexe qu'est la terre.

Je l'ai laissé donner sa réponse.

— Mon grand-père me l'a révélé jadis. J'avais dix ans. Le jeudi j'allais lui porter son goûter aux champs. L'heure venue, nous allions nous asseoir à l'ombre légère d'un amandier et nous causions. « Le progrès, me confia-t-il un jour, c'est faire peu et vivre bien. S'il consistait à prendre beaucoup de peine et à vivre mal, personne n'en voudrait. Or tu vois, au contraire, que tout le monde souhaite le progrès. »

Cette logique ensoleillée s'accompagne de résultats. Là où le précédent fermier obtenait 10 quintaux à l'hectare, Artaud a récolté 56 quintaux. Comment ? En réfléchissant. En essayant.

— Ce qui importe aujourd'hui, me dit Artaud, ce ne sont plus nos bras, nous avons des tracteurs et des machines pour les remplacer, les multiplier, c'est notre tête.

A Angers le R. P. de Montbron, directeur de l'Ecole supérieure d'agriculture, m'avait déclaré :

« Il n'y a pas un exploitant sur dix qui sache vraiment son métier. »

Boutade ? En partie sans doute. Mais le fait est que l'agriculteur doit désormais connaître scientifiquement les sols qu'il cultive, les engrais qu'il faut leur apporter, les semences sélectionnées qui leur conviennent. Il lui est utile de se tenir au courant des recherches faites en biologie végétale, en zootechnie, d'adopter et d'adapter les solutions les plus éprouvées, sans toutefois se laisser distancer. Il doit être capable de démonter... et de remonter son tracteur, sa batteuse, etc., de réparer son installation électrique, d'entretenir sa toiture et de gâcher du plâtre ou du ciment. Ce qui ne doit pas l'empêcher de veiller aux tendances des marchés nationaux et internationaux et surtout de pouvoir déterminer, par une stricte comptabilité, la rentabilité de tel ou tel procédé, de telle ou telle machine. A la prudence traditionnelle, à l'intuition des secrets des terroirs qui caractérisent l'âme paysanne, celle-ci doit s'adjoindre désormais quantité d'éléments autrefois négligés.

La remarque du R. P. de Montbron est exacte. Peu d'agriculteurs les possèdent. Pour une excellente raison : nul ne s'est soucié de les leur apprendre et ils n'ont ni le temps, ni la possibilité, pour la plupart, de les assimiler sans une aide extérieure.

Après ma visite chez Artaud j'ai traversé le vignoble. La route le coupe en deux parties, l'une étendue dans la plaine, l'autre, grimpant sur les coteaux au delà desquels coule le Rhône.

M. Costabel, secrétaire des syndicats agricoles du Gard, m'accompagnait.

— A gauche la vigne rend 200 et même 250 hectos à l'hectare ; à droite 40, 30 hectos, parfois moins. Ici la quantité, là une qualité un peu supérieure, qui se paie un prix à peine plus élevé.

Me rappelant l'expérience d'Artaud, j'ai demandé :

— N'est-ce pas, en partie au moins, une question de façons culturales, de soins, de moyens, de capitaux ?

— Dans certains cas, oui. Mais les conditions naturelles fixent en général des limites que l'on franchit malaisément. Ou, pour le faire, il faut investir des capitaux tels que le résultat devient économiquement absurde.

La sagesse ne voudrait-elle pas que l'on abandonnât les terres médiocres pour concentrer sur les meilleures des exploitations spécialisées, ainsi que le préconisent quelques techniciens ?

Les terres médiocres ou mauvaises forment en France presque la moitié des terres cultivées. Se désintéresser d'elles, c'est condamner à l'exode des millions de personnes. Que leur donnerait-on en compensation ? Comment les ferait-on vivre dans des villes surpeuplées ? Serait-ce là le progrès ?

Le cas d'Artaud retient l'attention. Le problème ne se résume-t-il pas à faire de tous les paysans des Artaud ? Cela revient à dire que tous les industriels doivent être des Ford, tous les commerçants des Cognacq, tous les financiers des Rothschild, tous les fonctionnaires des Colbert, tous les militaires des Napoléon... Si la méthode compte, l'homme qui l'applique est encore plus important. Avec les procédés d'Artaud beaucoup de paysans sont parfaitement susceptibles de se ruiner.

Or il s'agit d'aider l'humanité moyenne à vivre et à prospérer, dans le cas présent, de soutenir dans leur lutte sept millions de paysans qui font face à un avenir très incertain.

C'est un sort que partagent plusieurs classes de la société. Pourquoi celui de la paysannerie susciterait-il un intérêt particulier ?

Le paysan nourrit le pays. Dans l'ordre des diverses activités on ne voit pas laquelle pourrait lui disputer une place essentielle.

« Ce rôle, réplique-t-on, d'autres que le paysan français sont à même de le remplir éventuellement, et à meilleur compte. »

De fait, en 1931 le consommateur français a dû payer en France son blé 175 francs le quintal alors qu'il pouvait trouver des blés Manitoba à 75 francs et des blés du Danube à 70 francs.

Il faut alors se souvenir aussi que dans l'entre-deux-guerres on a vu le Pool du Canada et le Farm Board des Etats-Unis vendre leurs blés de 30 à 35 francs, quand ils leur revenaient à 100 et 120 francs, mais que, dans une autre période, de pénurie celle-ci, pendant laquelle l'Europe fut obligée de faire appel aux blés étrangers, Américains et Canadiens livrèrent pour 50 francs or le quintal du blé qu'ils auraient pu équitablement faire payer 22 à 24 francs. Un déficit de quelques dizaines de millions de quintaux avait suffi pour permettre aux vendeurs d'imposer leur loi.

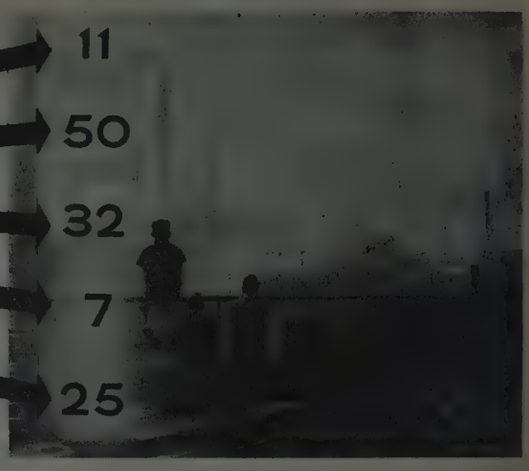
Une expérience semblable incite à ne pas sacrifier à la légère sur l'autel

PAYS	NOMBRE DES EXPLOITATIONS PAR GROUPES DE GRANDEUR					
	0 à 5 ha.	5 à 10 ha.	10 à 20 ha.	20 à 50 ha.	50 ha. et +	Total
Italie	3.296.498	492.209	253.959	106.961	46.639	4.196.266
France	920.000	520.000	545.000	382.000	105.100	2.472.100
Allemagne occidentale	1.214.767	410.750	252.444	113.935	16.916	2.008.812
Belgique	1.033.797	56.311	27.882	10.666	2.490	1.131.146
Grande-Bretagne	193.331	68.049	86.376	102.930	75.565	526.250
Autriche	216.817	76.004	73.446	52.783	14.310	433.360
Suède	225.990	94.844	58.477	27.740	7.390	414.441
Irlande	148.659	90.363	62.267	49.873	29.029	380.190
Pays-Bas	230.383	61.057	49.266	26.591	2.371	369.668
Norvège	258.562	45.013	18.782	5.432	392	328.181
Suisse	137.359	59.044	33.351	8.117	610	238.481
Danemark	45.933	55.640	52.898	46.273	7.403	208.147
TOTAUX (Luxembourg et Trieste compris)	7.930.795	2.032.594	1.517.571	935.098	308.371	12.724.429

PAYS	SUPERFICIE DES EXPLOITATIONS					
	0 à 5 ha.	5 à 10 ha.	10 à 20 ha.	20 à 50 ha.	50 ha. et +	Total
France	1.922.000	3.820.000	7.600.000	11.200.000	10.520.000	35.062.000
Italie	5.136.051	3.482.148	3.535.864	3.188.627	10.909.054	26.251.744
Allemagne occidentale	2.539.531	2.897.813	3.489.846	3.301.640	1.534.057	13.762.887
Grande-Bretagne	394.000	550.000	1.171.000	3.248.000	7.205.000	12.568.000
Autriche	437.029	544.987	1.058.550	1.541.423	4.046.478	7.628.467
Irlande	384.905	847.268	1.002.145	1.435.411	2.402.469	6.072.198
Suède	540.301	721.447	850.992	847.667	747.923	3.708.330
Danemark	126.454	384.475	733.015	1.313.627	619.572	3.177.143
Pays-Bas	314.433	439.055	689.998	764.175	193.249	2.400.910
Belgique	651.260	413.415	397.820	316.343	218.737	1.997.575
Suisse	223.910	353.205	361.916	157.864	30.469	1.127.365
Norvège	362.748	318.297	256.042	151.395	27.666	1.116.148
	13.050.127	14.796.019	21.196.429	27.516.555	38.470.933	115.030.063

POPULATION ACTIVE AGRICOLE ET POPULATION ACTIVE INDUSTRIELLE D'APRÈS L'AGE (1946) EN %

AGRICULTURE		INDUSTRIE
13	0 à 19 ans	11
33	20 à 39 ans	50
35	40 à 59 ans	32
19	Plus de 60 ans	7
43	PROPORTION DES FEMMES	25



du libéralisme intégral notre paysannerie retardataire. En revanche, on peut se demander quelles sont les raisons de la cherté des prix de revient agricoles français et comment il se fait que perdure une routine préjudiciable aussi bien à nos paysans eux-mêmes qu'à la communauté entière.

Et d'abord, qui sont nos paysans ?

LA PAYSANNERIE LA PLUS IMPORTANTE D'EUROPE

Question superflue en apparence. Chacun, en France, connaît les paysans. Qui n'est chez nous un paysan de plus ou moins longue ascendance ?

Le paradoxe commence bien ici. Cette nation d'agriculteurs, qui pour 47 % de sa population vit dans des communes de moins de 2.000 habitants, ignore résolument ses agriculteurs. Economiquement et, peut-être, humainement. Entre la ville et la campagne on n'a cessé de briser les ponts. La ville rejette la campagne dans son obscurité. Elle ne connaît rien de ses luttes, de ses espoirs, de ses craintes, de ses besoins. Elle ne « veut pas le savoir ».

Sait-on, par exemple, que l'agriculture française est la première d'Europe par son importance ? Qu'avant guerre une récolte moyenne de blé en France représentait une valeur plus élevée que la production de l'ensemble des industries sidérurgiques (12 à 13 milliards de francs 1939) ; que la valeur des productions laitières (14 à 15 milliards de francs) balançait celle des industries automobiles et des constructions électriques réunies ?

Le classement de la page précédente, extrait d'une statistique de 1951 de l'O. E. C. E., n'est-il pas instructif ?

On remarquera que sur les 115 millions d'hectares cultivés en Europe occidentale la France en travaille 30,6 %. Ses terres agricoles représentent 65 % de sa superficie totale (contre 59 % dans l'ensemble de l'Allemagne et 45 % au Danemark). Mais cette forte proportion est due à la mise en valeur de terres qui ailleurs resteraient en friches ou abandonnées au pacage.

Il est à noter :

1° Que les résultats obtenus en France ne peuvent être valablement comparés qu'à ceux des pays où les conditions naturelles sont analogues, ce qui exclut les pays à culture extensive ;

2° En Europe occidentale la place de la France n'est pas irrémédiablement mauvaise, compte tenu de la spécialisation du groupe Danemark, Pays-Bas, Belgique et Suisse dans la production animale.

CLASSEMENT DES EXPLOITATIONS FRANÇAISES SUIVANT LA SUPERFICIE

Sur les 55 millions d'hectares formant la superficie totale de la France, 5 millions sont occupés par les villes, les voies de communications, les étendues d'eau ; 11 millions sont plantés de forêts, 4 millions seulement sont laissés incultes. La superficie cultivée est très diverse. Le tiers des terres agricoles est considéré comme très fertile (au nord d'une ligne tirée de La Rochelle à Mézières, l'Alsace-Lorraine et la région Rhône et Saône-et-Loire) ; un quart est composé d'assez bonnes terres (départements viticoles et horticoles, certaines parties de la Bretagne et la plupart des vallées fluviales). Le reste — près de la moitié du total — est médiocre ou mauvais.

Les 35 millions d'hectares agricoles sont travaillés par 7.500.000 personnes, soit 36 % de la population active totale. Cette main-d'œuvre est constituée pour 82 % par les membres des familles paysannes, le reste, par des salariés. La main-d'œuvre agricole par suite de l'attrait exercé par la ville subit un lourd handicap.

LA MAIN-D'ŒUVRE AGRICOLE EST TROP JEUNE OU TROP AGÉE

Les surfaces qu'occupe chaque cultivateur sont petites. Au surplus, elles sont émiettées en une infinité de parcelles souvent distantes les unes des autres, où la machine agricole et le tracteur s'utilisent mal, avec de grosses pertes de temps. On voit ainsi :

1° Que l'hétérogénéité de la terre agricole française est la règle, du point de vue valeur productive, et que sa richesse est due beaucoup plus à cette variété de sols et de climats autorisant presque toutes les cultures et permettant à la France de couvrir aisément tous ses besoins essentiels qu'à une fécondité exceptionnelle, laquelle est un mythe ;

2° Que l'agriculture représente en France un élément humain considérable ;

3° Que cet élément humain est en majorité composé de petits et de moyens propriétaires exploitant avec le seul secours de la main-d'œuvre familiale, dont le rendement, par suite de son âge, est moins bon que la normale ;

4° Que la mécanisation et la motorisation se généralisent difficilement à cause d'un parcellement excessif. Ce n'est là qu'une des raisons, non la principale. La plus forte est à coup sûr l'insuffisance de capitaux.

Mais ici la ville se cabre. Elle a conservé de l'époque des cruelles pénuries de la dernière guerre une rancune tenace contre l'âpreté paysanne. Elle se réfère volontiers à des cas d'espèce : tel agriculteur vit dans une aisance voisine de l'opulence, roule dans une automobile de grande marque, etc.

Que des paysans se soient laissé tenter par le marché noir, c'est tout à fait certain. Que certains d'entre eux aient profité d'une situation catastrophique pour pressurer les citadins, on ne le conteste pas. Sans doute pourrait-on inverser le tableau. Les habitants des villes sont-ils blancs comme neige ? Ils ont été les principales victimes et l'oublient malaisément. Cette solidarité qu'ils réclamaient alors comme un dû l'ont-ils mieux pratiquée ? Délibérément ou non, la ville ne s'est jamais souciée *positivement* des malheurs du paysan.

Quand on parle de la richesse paysanne il faudrait tenter de voir ce qu'elle est en réalité, non plus pour quelques privilégiés, mais pour l'ensemble de cette classe qui fait vivre le pays.

En 1938 le bénéfice des exploitants agricoles était évalué entre 2 et 3 milliards de francs, tandis qu'à la même date la valeur du capital d'exploitation était de 100 milliards. L'agriculture était considérée comme l'industrie la moins rémunératrice de l'économie française. En 1949 le revenu brut global de l'agriculture s'est élevé à 1.055 milliards pour les 2.400.000 exploitations sur lesquelles vivent 7.400.000 travailleurs, auxquels s'ajoutent 3 millions de non-travailleurs. Au total 10.500.000 personnes environ qui ont disposé chacune de 100.000 francs pour l'année. Leurs besoins alimentaires, dira-t-on, sont couverts par l'exploitation. Cela est vrai en général et pour la majorité des produits indispensables. Restent toutefois à payer les frais d'exploitation, le carburant, le pétrole des lampes ou l'électricité, les semences, les engrais, les impôts et surtout les réparations de bâtiments dont la moyenne d'âge dépasse cent ans. (Contre soixante ans pour les immeubles urbains.)

Ces constatations témoignent de la médiocrité du revenu agricole ainsi que de l'impossibilité pour la masse paysanne de moderniser ses entreprises. En 1939 on comptait :

2 millions de tracteurs aux Etats-Unis ;

483.000 en U. R. S. S. ;

55.000 en Grande-Bretagne ;

39.000 en France (dont 25.000 en état de fonctionnement).

En 1951 les chiffres sont les suivants :

3,5 millions aux Etats-Unis pour 5.850.000 exploitations et 480 millions d'hectares cultivés, soit un tracteur pour 135 hectares cultivés ;

600.000 environ en U. R. S. S. ;

300.000 en Grande-Bretagne pour 12,5 millions d'hectares, soit un tracteur pour 42 hectares ;

135.000 en France, soit un tracteur pour 180 hectares.

Le parc de tracteurs de la France pourrait avantageusement être triplé ou même quadruplé.

Son retard en matière d'habitat rural et d'équipement général est aussi grave. En 1940 plus de 70 % des communes rurales manquaient d'installation d'eau potable, le courant force ne parvenait qu'à 10 % des fermes et l'hygiène était à peu près totalement sacrifiée. La situation n'a été améliorée depuis 1945 que dans une mesure très insuffisante.

Enfin les promotions annuelles de nos écoles d'agriculture varient au total de 400 à 500 ingénieurs diplômés. Quand on rapproche ces chiffres des 9.000 High Schools dispensant aux Etats-Unis l'enseignement de l'agriculture à 330.000 fils d'agriculteurs, sans préjudice des 350.000 vétérans de la guerre qui, ayant choisi l'agriculture, reçoivent l'instruction nécessaire, on reste confondu de notre indigence.

Telles sont les conditions dans lesquelles notre paysannerie affronte une crise qui, ajoutant ses effets à ceux de la révolution survenue dans les techniques, risque de bouleverser de fond en comble une trop vieille structure.

LE VAINQUEUR DE LA GRANDE COURSE DE HAIES, VERDI, A M. BEAUVOIS, MONTÉ PAR R. MANTELIN.

SUR L'HIPPODROME D'AUTEUIL

LES GRANDES COURSES D'OBSTACLES

LE Grand Steeple attire toujours la foule friande de voir se mesurer sur les gros obstacles d'Auteuil et sur le rude parcours de 6.500 mètres les meilleurs sauteurs. La victoire de l'excellent Nagara fut très applaudie, et ses partisans le touchèrent à une cote appréciable. Il fut monté avec tact et décision par Hiéronimus, dont le mérite s'augmenta du fait qu'il perdit en course un étrier.

LE PROPRIÉTAIRE DE NAGARA, UN ANGLAIS, M. PHILIPPS, FÉLICITE HIÉRONIMUS AVEC UNE JOIE VISIBLE.

AUX ARÈNES DE LUTÈCE, LE TOUR D'HONNEUR QUI SUIVIT LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

CAVALIERS DU XXe SIÈCLE DANS UN CADRE GALLO-ROMAIN

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

LES manifestations hippiques se suivent et ne se ressemblent pas. Les jeux des Arènes de Lutèce ne renouvelèrent pas le climat de l'Etrier. Plus de sociétaires ni d' « équitents » purs, le grand public des réunions sportives dans le cadre vétuste de la majesté romaine.

Ces gradins écroulés sur lesquels s'élevaient les tribunes, ce « podium » sablé propice aux sauts d'obstacles, ce « vomitoire » dont la sortie servit de paddock avaient été les témoins de joutes moins pacifiques, ils avaient entendu d'autres applaudissements.

Mais les faisceaux électriques des « nocturnes » éclairèrent seulement un spectacle d'élégance, et la luminosité des après-midi d'orage sériant l'amphithéâtre en tranches colorées ne permit à l'esprit aucune transposition.

M. Thébault, président de la Société d'équitation de Paris, le lieutenant Bouteiller, de la Garde républicaine, furent à la base de cette réalisation.

M. Jean Marin remit à M. Moizard la Coupe du bimillénaire. Le chevalier d'Orgeix, MM. Calmon, Boutté, Debled se partagèrent des prix annoncés par M. Jean de Faucon, le cavalier-speaker.

UNE FOULE PRESSÉE SUR LES GRADINS ANTIQUES SUIVAIT LES FÊTES, AU COURS DESQUELLES DES TROMPES DE CHASSE SONNÈRENT LES HONNEURS.

CONCOURS HIPPIQUE

PARCOURS ÉCLAIRS...

ET GROS OBSTACLES

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

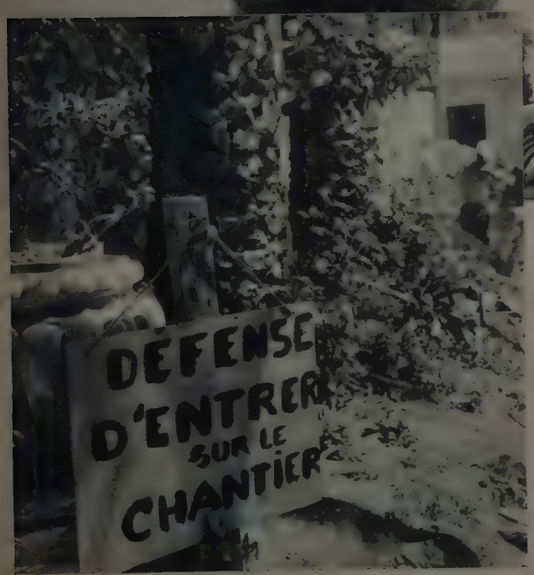
Le concours hippique évolue vers un modernisme discret et sans emphase. Il reste peu de chose du formalisme de naguère. Les gentlemen-riders se prénomment désormais « amateurs », tels de modestes joueurs de série. Ils ont dépouillé l'arsenal romantique de l'emploi. Leur correction néglige le panache ; lorsqu'ils saluent de la cape le geste n'a plus l'ampleur d'un hommage de tournoi.

Tout est simplifié. Le traditionnel habit rouge est devenu veston, la cravate de chasse, régate courante, le gilet de vénerie est porté manquant, et la botte droite et lisse ne s'honore plus de revers chamois. Le jeu de l'obstacle et du hasard sacrifie maintenant au dieu de la vitesse. Les échappées sur les parallèles ressortissent plus du sport violent que de l'équitation. Dans le « halo » de « jumps » vertigineux nos cavaliers d'obstacles font figure d'acrobates. Le terre-plein de l'Etrier, pendant la semaine de « l'Hippique », donne la réplique aux réunions *up to date* de la Saison de Paris. Les robes imprimées dominent dans une note printannière. De grands chapeaux tonkinois portés très en avant voisinent avec ces « châtelaines » en paille noire dont les rebords gondolés évoquent l'exagération des Merveilleuses. Chez les hommes le costume bleu marine est toujours apprécié. Offensive de capes grises rappelant Longchamp ou Bagatelle. Toque de velours, catogans d'or uniformisent les individualités. Le féminisme ne craint pas l'obstacle, l'escadron charmant des cavalières a semblé plus nombreux cette année. Les héros du jour se succèdent aux barrages. Qui gagnera la Coupe, du colonel Gudin de Vallerin, du comte de Maillé ou du colonel des Roches de Chassay ? Celui-ci l'emporte en selle sur Alésia, à M. Rolland, dans un branle de galop sans réplique. Le comte de Vienne, nouveau président de la Société hippique française, remet les prix avec son affabilité coutumière. Un mot pour chacun, un mot qui récompense. Dans la « petite hutte » le jury : général Donnio, baron de Soultrait, capitaine Clavé, supporte sans faillir les intempéries, tandis que sur la piste le colonel Carbon, animateur de ces journées d'action, valorise les tracés avec l'expérience d'un ancien participant.

LA VICOMTESSE DE PRÉMONT VIENT DE DESCENDRE DE CHEVAL ; CE JOUR-LA, M. BEGHIN NE MONTAIT PAS

LA COUPE DES DAMES EST REMISE A Mlle JOSÉ BONNAUD, EN SELLE SUR CÉRÈS. CI-CONTRE : LA FOULE ÉLÉGANTE QUI SE PRESSAIT DANS LA TRIBUNE D'HONNEUR.

LA COMTESSE DE CASTRIES, LE LIEUTENANT DU BREUIL COMMENTENT LE RÉSULTAT DES ÉPREUVES



IL EST DIFFICILE, PRESQUE IMPOSSIBLE MÊME, DE PÉNÉTRER SUR LE CHANTIER ET DE FRANCHIR LE SEUIL DE LA CHAPELLE QUE LE MAITRE DÉCORE A VENCE.

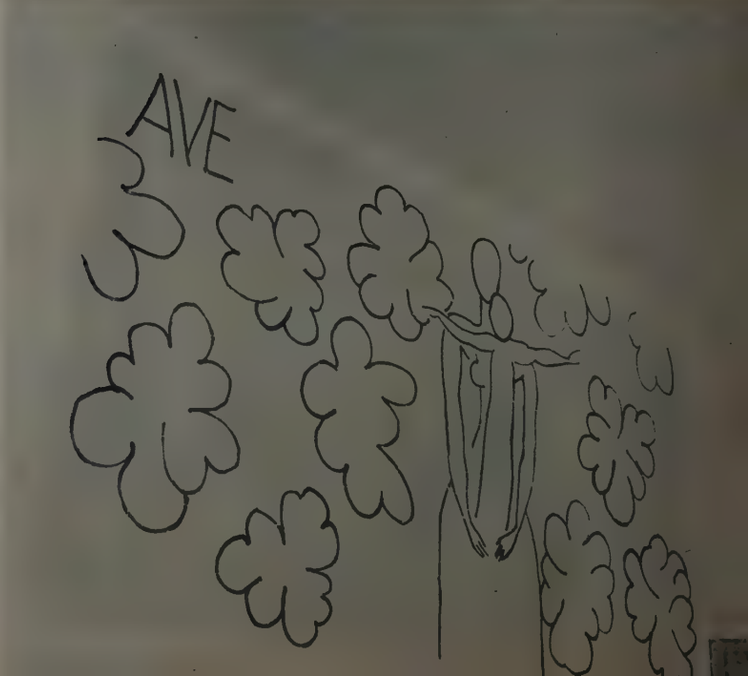
« Je veux que la croix soit fine et légère et monte dans le ciel comme la fumée d'une chaumière. » HENRI MATISSE

A VENCE, UNE ÉQUIPE ANIMÉE PAR LA FOI DES BATISSEURS DE CATHÉDRALES TRAVAILLE A L'ACHÈVEMENT DE LA CHAPELLE DE MATISSE

➡

Un dominicain, le Frère Rayssiguier, dirige les travaux. C'est lui qui a fait appel a Matisse. Ci-dessous : le soleil, filtrant a son coucher a travers le vitrail sud-ouest, colore de pourpre le dallage et l'autel.

A 11 h. 30, le soleil vient frapper directement le vitrail est, inonda de reflets changeants les céramiques blanches du mur ouest, ornées dessins noirs très simples, comme celui qui montre la Vierge et l'Enfa



Ci-dessous : auprès d'un panneau ou sont rassemblés les instruments de la Passion s'ouvre la porte minutieusement ajourée d'un confessionnal.

Au sein de la luxuriante nature provençale, le chantier mystique de Vence a connu, jusqu'au jour de l'inauguration, une animation fébrile.

Au sommet d'un escalier, on vient de poser la grille d'un vitrail. Ci-dessous : un dessin qui représente saint Dominique.

LA CHAPELLE A ÉTÉ BATIE POUR UNE PETITE COMMUNAUTÉ DE DOMINICAINES GARDES-MALADES QUI SONT, A VENCE, LES VOISINES DE MATISSE. L'UNE DE CES RELIGIEUSES, LA SŒUR JACQUES, SOIGNA JADIS LE MAITRE.

Le jeudi 14 juin nos envoyés spéciaux étaient admis à pénétrer sur le chantier de la chapelle que S. Exc. Mgr Rémond, évêque de Nice, allait inaugurer à Vence le 25 juin.

Après Notre-Dame du plateau d'Assy, où les plus grands maîtres de l'art moderne avaient déjà apporté leur pierre à un édifice de la foi, le petit sanctuaire provençal marque une nouvelle étape de l'évolution qui, chaque jour, rapproche un peu plus l'art et l'Eglise. La décoration de cette chapelle a en effet été confiée à un peintre illustre de notre temps : Henri Matisse. Elle lui aura coûté plus de trois ans de travail.

Depuis que le Frère Rayssiguier, qui dirige les travaux, lui suggéra d'entreprendre ce travail, le maître se mit à la tâche avec l'énergie d'un croyant. Dans un article publié par notre revue le 24 décembre 1949, le Père Couturier nous disait les recherches de l'artiste, sa volonté de rejoindre, à force de dépouillement, la simplicité des premiers âges chrétiens.

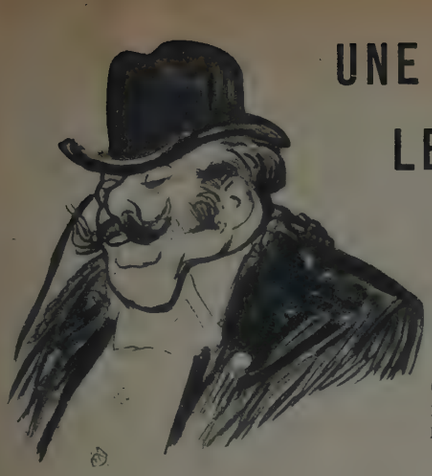
L'extérieur même de la chapelle, avec ses grands murs blancs comme ceux d'une cellule monastique, est d'une sobriété presque ascétique. L'impression se confirme lorsque le visiteur découvre à l'intérieur les panneaux de céramique blanche sur lesquels se détachent de grands dessins noirs. Un seul élément somptueux, mais il vient du ciel : c'est la lumière, l'étincelante lumière du Midi, dont les rayons jouent à travers les vitraux, se projetant en des reflets multiples sur les dalles immaculées de l'église.

Reportage photographique *France-Illustration* (Henri Parnotte).

« DITES BIEN QUE CE SERA LÀ L'ABOUTISSEMENT DE TOUTES MES RECHERCHES. » **HENRI MATISSE**

UNE MODE QUI RENAIT : LE CHAPEAU MASCULIN

« Posez, monsieur »



QU'EST-CE QU'UN CHAPEAU ? CE N'EST QUE DU LAPIN, DU LIÈVRE, DU CASTOR ET DE L'EAU BOUILLANTE... MAIS IL FAUT SAVOIR S'EN SERVIR...

« Posez, monsieur. » Ainsi s'exprimait-on au Grand Siècle lorsque, à la cour, quelque personnage arrivait au milieu d'un dîner, salué par les convives masculins, debout, chapeau à la main. Répondant aux compliments de bienvenue, l'homme de qualité n'avait garde de laisser les hôtes dans cette attitude cérémonieuse. « Posez, monsieur » signifiait que l'on pouvait remettre son tricorne, s'asseoir et continuer le repas. Car on dînait alors le chapeau sur la tête.

La mode a quelque peu changé. On serait ébahi de voir un homme prendre place autour d'une table sans avoir ôté son couvre-chef. Il fut même un temps où l'existence de celui-ci parut compromise. Le débraillé, de bon ton alors, ne l'est plus du tout. Le chapeau a retrouvé la faveur. Point d'élégance totale sans lui.

Mais aussi que d'efforts pour donner à cet indispensable accessoire du vêtement sa ligne, sa couleur, son « allure » modernes !

C'est là le métier des dessinateurs et des « formiers », ouvriers d'élité de cette industrie. Certains commerçants ont leur marque exclusive, qu'ils font exécuter dans les usines, suivant leurs propres conceptions. En général ils adoptent une des formes proposées par l'industriel, celui-ci se tenant au courant des tendances de la mode.

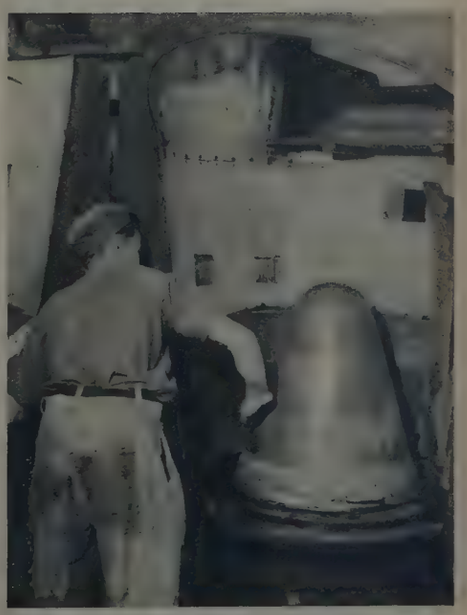
Elle est exigeante, comme chacun sait, et capricieuse comme une femme. Les chapeaux de luxe réclament, de toute façon, une matière première de choix : poils de lapin, de lièvre, de castor. Encore faut-il les traiter, et ici commence une fabrication délicate. Ce n'est pas sans raison que, pour leur emblème traditionnel, les chapeliers avaient jadis un fourneau allumé : l'eau bouillante et la vapeur jouent chez eux un rôle capital. On les utilise dans presque toutes les opérations, très nombreuses, qui vont du bastissage — fournissant le « bâti » énorme et fragile — au sémoussage, au caillottage, au foulage, etc. Le but est d'augmenter la solidité du feutre tout en ne laissant subsister que la matière noble. C'est ce qui explique l'éjarrage et le ponçage plusieurs fois répétés, qui donneront au futur chapeau sa légèreté, son fini, son aspect « grande maison ». Auparavant il aura fallu le teindre, le former, le dresser, assurer la finition des bords.

A chacune des étapes principales de la fabrication s'insèrent des traitements spéciaux, gardés secrets pour la raison qu'ils caractérisent et donnent leur réputation aux meilleures usines. Les plus puissantes d'entre elles possèdent également leurs ateliers de garniture, de dorure, de lithographie, de mécanique, de menuiserie (pour l'exécution des formes) et réalisent une intégration verticale complète.

En dépit d'une concurrence internationale très vive depuis la fin de la guerre la chapellerie française continue à donner le ton sur le marché mondial. L'Amérique du Nord et du Sud, la Scandinavie, la Belgique, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Suisse, l'Afrique, l'Australie sont de bons clients. L'Union française constitue un débouché dont l'importance s'est considérablement accrue. Mais c'est sans conteste la métropole qui reste le meilleur acheteur. C'est elle qui conditionne la production nationale, car c'est d'elle que viennent les éléments de renouvellement d'une industrie qui emploie plus de quinze mille ouvriers et artisans dont l'excellence du métier est un des grands facteurs du succès. C'est enfin en France que les industriels trouvent le « je ne sais quoi » grâce auquel le chapeau prend son élégance et devient le complément naturel de l'homme ou de la femme bien habillés.

Reportage photographique *France-Illustration* (Charles-P. Raffin).

PREMIÈRE OPÉRATION, LES POILS SONT TOUT D'ABORD DÉVERSÉS DANS UNE « SOUFFLEUSE ».



DANS LA BASTISSEUSE, LES POILS COMMENCENT A S'AGGLOMÉRER SUR DES CONES MÉTALLIQUES.

Le cone de poils est plié pour être séché et essoré avant l'opération du sémoussage.

Les cloches sont empilées sur les cones des appareils de teinture sous pression.

Un ouvrier plonge le feutre dans l'un des appareils de teinture par barbotage.

La partie de la cloche qui constituera le bord du chapeau subit un apprêtage.

Après foulage et avant teinture, les cloches sèchent, disposées en rangs sur des claies.

Le débridage précède l'appropriage de la tête du chapeau sur une machine spéciale.

Complété par ses garnitures, le chapeau est cambré, et le voici prêt pour la livraison.

QUERELLES DE PRIORITÉ

La découverte est le vrai bien du savant. Fortune morale d'abord, donc inestimable. C'est d'elle que dépend sa renommée, et le chercheur le plus désintéressé tient au moins à la réputation qu'il s'est faite. La découverte est le chemin des honneurs, elle est aussi le chemin des profits matériels : à l'occasion de ses découvertes le savant peut devenir le conseiller de quelque grande firme, le consultant recherché (on sait que l'importance des prix Nobel, ou Staline, n'est pas seulement honorifique) ; enfin il arrive aussi qu'un chercheur exploite lui-même une découverte fructueuse. Tout cela suppose que la priorité — donc la propriété — de la découverte a été établie d'une manière certaine. Dans tout ce qui touche aux applications des sciences physiques et chimiques le problème est souvent résolu avec certitude par l'existence d'un brevet. Dans le domaine de la recherche biologique ce problème de priorité est de première importance, mais soulève les plus grandes difficultés. Des considérations propres à la médecine, la notion que le médecin a de ses devoirs envers les malades l'obligent à divulguer précocement, prématurément même, ses recherches. Souvent un pli cacheté déposé entre les mains du secrétaire de quelque société savante, une note incompréhensible au profane et publiée dans une revue confidentielle sont les seuls documents qui fixent avec certitude l'origine d'une découverte. Celle-ci a pourtant pour le médecin la plus haute importance. Duchenne, modeste praticien boulonnais, s'égale à Charcot, grand maître parisien, parce qu'il eut le mérite d'individualiser la maladie qui porte son nom. Le pneumothorax est la méthode de Forlanini. Dans ce domaine les attributions sont des titres de noblesse : la circulation appartient à Harvey, l'anaphylaxie auréole Richet et Portier.

CHEMINEMENT DE LA DÉCOUVERTE

Souvent en pratique il est difficile de fixer cette propriété scientifique : la découverte est le produit de multiples recherches convergentes, et la valeur exacte de la contribution de chacun est difficile à évaluer. Lors de la première guerre mondiale le même Richet avec ses élèves Brodin et Saint-Girons signalaient l'intérêt des injections de plasma humain dans les hémorragies. Ces auteurs étaient littéralement en avance de plusieurs découvertes. En effet, cette méthode éliminait, par exemple, les accidents par incompatibilité sanguine, notion pratiquement inconnue à l'époque, elle escomptait les plus récentes découvertes sur la perméabilité des capillaires. La priorité est sans contestation acquise à ces savants, mais la méthode a vu depuis ses indications transposées dans d'autres domaines, chez les brûlés, chez les inanitiés, chez les sujets atteints d'affections du foie ou du rein. L'indication première est au contraire passée au second plan : dans l'hémorragie rien ne peut remplacer la transfusion globulaire, et même, si la ligature des vaisseaux n'a pas été faite au préalable, l'injection de plasma n'est pas sans danger : relevant la tension artérielle, elle est susceptible de provoquer une reprise de l'hémorragie. Ainsi la découverte trouve ses applications les plus fructueuses dans un domaine imprévu de ses auteurs, qui ne conservent pas moins, objectivement, la priorité scientifique.

Dans certains cas la découverte semble simultanée. Charpy, de Dijon, est réputé avoir découvert le traitement du lupus tuberculeux, et ses résultats dans ce domaine le placent sûrement au premier plan. Fanielle, de Liége, revendique la priorité de la découverte, et ses travaux sont à coup sûr de grande importance. Un auteur anglais enfin mérite le même crédit. L'œuvre de ces hommes est d'autant plus méritoire qu'elle fut accomplie aux jours les plus pénibles de la seconde guerre mondiale, alors que le blitz écrasait Londres et que l'occupation couvrait la Belgique et la France. Le résultat est là et l'horrible maladie a été admirablement jugulée. On peut associer ces hommes dans un hommage égal, dans une reconnaissance égale, mais la priorité historique doit être établie et l'un d'entre eux mérite au moins d'être désigné comme le premier parmi ses pairs.

Tout récemment la grande presse signalait les travaux du professeur Huguenin sur le traitement chimique ou hormonal de certains cancers. Une drogue agissant comme frein des sécrétions hormonales a en effet, entre ses mains, donné des résultats intéressants. Ouvrons ici une importante parenthèse : si le professeur Huguenin a effectivement observé des faits favorables du plus haut intérêt, n'oublions pas qu'il s'agit de recherches très spécialisées et que les résultats obtenus sont subordonnés à des conditions nombreuses dont la définition exige une grande expérience. Ayons présent à l'esprit qu'un tel traitement n'est ni certain ni universel, qu'il s'agit plutôt de très belles promesses que de certitudes immédiates.

Peut-on précisément dans ce domaine considérer que la priorité appartient au professeur Huguenin ? Certes non ; l'idée générale du traitement hormonal des cancers est depuis des années largement et fructueusement exploitée. Il y a bien des mois que l'emploi d'un « freinateur » d'hormones a été utilisé par le professeur agrégé Marcel Perrault, et celui-ci a pu présenter un malade absolument extraordinaire *guéri* d'un cancer, DE NATURE TOUT A FAIT PARTICULIÈRE, il est vrai. C'est donc à ce dernier qu'appartient, semble-t-il, la priorité, et la valeur d'une telle découverte ne peut être surestimée.

LA RÉACTION DE NELSON EST-ELLE AMÉRICAINE OU FRANÇAISE ?

Il existe des priorités que l'on discute sur un intervalle de quelques mois ou de quelques jours, il en est qui obligent à revivre des chapitres entiers de l'histoire de la médecine. On sait, par exemple, que la réaction de Bordet-Wassermann, si utile dans le diagnostic de la syphilis, devrait s'appeler réaction de Bordet-Gengou-Wassermann. A Bordet et Gengou revient l'honneur d'avoir conçu le principe de la réaction, à Wassermann, celui d'avoir su l'appliquer à la syphilis. Cette réaction si précieuse est pourtant l'objet de critiques. La plupart reconnaissent sa valeur empirique mais lui reprochent au fur et à mesure du développement de ses perfectionnements techniques de s'être bien éloignée des conceptions rationnelles à partir desquelles Bordet et Gengou avaient à l'origine construit leur réaction. Certains, d'autre part, souhaitaient une réaction apparemment plus sûre et plus sensible. Or on nous en présente une qui va poser un singulier problème de priorité : c'est la réaction de Nelson et Mayer que l'on peut décrire, en simplifiant à l'extrême, de la manière suivante : elle est constituée par l'immobilisation du tréponème de la syphilis sous l'action du sérum d'un malade atteint de cette affection. Cette réaction apparaît dès maintenant comme plus sensible et plus fidèle qu'aucune autre. Voilà donc, en 1948 environ, deux savants américains crédités d'une magnifique découverte. Et pourtant ! Le docteur Touraine, médecin honoraire de l'hôpital Saint-Louis, publiait dès 1912 une thèse consacrée aux anticorps syphilitiques et à des « essais de séro-agglutination de la syphilis ». Il n'est donc plus question de priorité pour les auteurs américains. Que s'est-il passé en réalité ? Dès 1912 le savant français a vu juste. Comment se fait-il qu'il faille attendre trente ou trente-cinq ans pour que sa découverte soit consacrée ? Deux éléments sont intervenus. D'une part, la technique de la séro-agglutination du tréponème est d'une difficulté extrême et finalement elle n'a pu être réussie qu'à l'aide d'une grande richesse de moyens. A l'heure actuelle, à Paris, seuls le laboratoire du docteur Durel à Saint-Lazare et celui du professeur Levaditi à l'Institut Fournier sont à même de la mener à bonne fin. On admet volontiers que l'étudiant parisien des années 1911 et 1912 avait peu de chance de réussir et devait se contenter du mérite — très grand — de l'idée. D'autre part, la diffusion de la technique de la réaction de Wassermann, relativement facile, n'invitait guère à continuer ou à reprendre les difficiles recherches du docteur Touraine. Peut-on dire que la priorité reste acquise à ce dernier ? Certes. Mais en partie seulement, puisque la séro-agglutination du bacille d'Eberth qui en est le schéma, réaction de Widal, date de 1896 ! On pourrait alors se représenter les choses de la manière suivante : un premier savant conçoit le principe de la réaction et l'applique à la fièvre typhoïde : c'est Widal. Un deuxième reprend l'idée et transpose la réaction de Widal dans le domaine de la syphilis : c'est Touraine. Un troisième la rend matériellement utilisable : c'est Nelson. Et de même qu'on devrait dire réaction de Bordet-Gengou-Wassermann, il serait aussi juste de dire réaction de Widal-Touraine-Nelson. Il est évident d'ailleurs que dans cette recherche de la chaîne des auteurs solidaires dans le temps il serait toujours possible de remonter plus loin encore, que rien ne naît de rien, que Widal a eu des précurseurs — et d'abord Pfeiffer qui, en 1892, fit les premières tentatives d'agglutination *in vivo* — et qu'il faudrait remonter à tout le moins à Pasteur si ce n'est à Davaine.

L'intérêt essentiel est pour nous attaché à l'étude du lent cheminement de la pensée qui pour parfaire son chef-d'œuvre traverse les océans, franchit les frontières, mûrit pendant des lustres, se rit parfois des prétentions les plus justifiées et finalement fait connaître au monde une grande découverte sous le nom de l'ouvrier de la onzième heure.

R.-J. M.

LE LIVRE DU JOUR

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

SI PARIS N'AVAIT PAS CAPITULÉ...

Certains chapitres de l'histoire sont comme ces drames qu'un public fervent ne se lasse pas de voir jouer, dans l'attente du coup de théâtre qui ne manque pas de faire battre le cœur. Ainsi la chute de Napoléon à la fin de la campagne de France. On l'a lue vingt fois, et si on la relit à nouveau, c'est en poursuivant, de page en page, l'espérance folle que le dénouement pourrait être autre qu'il n'a été.

Il semble que M. Louis Madelin, en refaisant cette histoire à son tour, entre dans cet état d'esprit. Il prend parti pour son héros. Il est chaleureusement attentif aux occasions manquées, aux minutes où le destin aurait pu se retourner. Il ne se retient pas de les ponctuer d'une exclamation, au moins d'un soupir : « Tout pouvait alors être sauvé... Il faut regretter... Le malheur voulut... » Ainsi ne se contente-t-il pas de nous faire assister à la tragédie ; il nous excite à nous en émouvoir, le cœur battant devant la fatalité en marche, le doigt tendu sur le traître qui va tout perdre.

Les traîtres — car ils sont plusieurs — on les connaît : Marmont, Talleyrand et le propre frère de l'Empereur, le lâche Joseph. Mais vais-je retracer cette histoire à nouveau ? Je viens de la lire d'un trait dans le volume qu'elle remplit, le quatorzième de la monumentale *Histoire du Consulat et de l'Empire* (Hachette), que M. Madelin conduit vers son dénouement. De quoi tout a-t-il dépendu ? De la volonté de tenir bon et de se battre, chez quelques chefs et quelques responsables. Du refus de capituler ou du renoncement à vaincre. A certains moments de l'histoire il y a Clemenceau et Foch. A d'autres moments ils n'y sont pas, et tout est changé. En mars 1814 Napoléon était le seul qui gardât une ténacité irréductible. Les autres l'abandonnaient. Il eût suffi que Paris tînt trois jours, pendant que l'Empereur volait à son secours, et la Campagne de France se fût achevée sans doute par la déroute des Alliés.

Le lecteur suivra de chapitre en chapitre, jour par jour, quelquefois heure par heure cette histoire pathétique. Le principal responsable fut Joseph Bonaparte, le frère de Napoléon. Il avait été chargé par l'Empereur de veiller sur l'Impératrice et le Roi de Rome. S'il devenait nécessaire que le gouvernement évacuât Paris, Joseph avait mission de ne laisser dans la capitale que les militaires qui devaient la défendre : tous les hauts dignitaires civils devaient partir. Quand Napoléon avait donné cet ordre, c'était en songeant à Talleyrand dont il savait à quel point il était peu sûr. Le laisser en arrière, à proximité de l'ennemi, c'était ouvrir la porte à la trahison. C'est ce qui arriva. Les ordres de l'Empereur ne furent pas exécutés par Joseph. Quand celui-ci quitta Paris avec Marie-Louise, alors qu'on se battait déjà dans la banlieue, il laissa Talleyrand derrière lui. Aussitôt le prince de Bénévent prépara l'armistice et la capitulation. Les maréchaux à qui incombait la défense de Paris, Marmont et Mortier, furent pris dans ses intrigues. Dans la nuit du 30 au 31 mars 1814 Paris allait capituler.

Or, nous dit M. Louis Madelin, cette capitulation mettait fin pour les Alliés à une journée d'angoisses justifiées. Que les maréchaux résistassent quelques heures de plus et la situation pouvait se retourner. L'attaque que l'ennemi avait menée aux abords de la capitale, dans la journée du 30, avait épuisé ses munitions. Ses communications étant interceptées par Napoléon, il ne pouvait pas les renouveler. Que la bataille se prolongeât deux ou trois jours — car le peuple de Paris était capable de défendre la capitale quartier par quartier — et les Alliés seraient pris entre la ville et l'armée que l'Empereur ramenait de l'Est. Ils avaient pu un moment se croire perdus. Dans ce moment même Paris leur était livré et avec Paris le commencement de la victoire finale.

Cette nuit du 30 au 31 mars il faudrait en dérouler l'histoire en une double suite de tableaux parallèles : d'un côté, dans Paris, Talleyrand et Marmont qui négocient avec les émissaires du tsar ; de l'autre, à quatre lieues et demie de là, Napoléon, à quelques heures de la ville, qui se demande s'il arrivera à temps. L'Empereur est parti de Troyes à l'aube du 30. Il a couru toute la journée, d'abord à cheval puis dans un mauvais cabriolet, accompagné du seul Caulaincourt. A Essonnes il a appris qu'on se battait depuis le matin devant Paris. Le soir à onze heures il lui faut s'arrêter au relais de poste de Fromenteau, à mi-chemin entre Corbeil et la capitale. Il est mortellement inquiet. Il piétine. Tandis qu'on change d'attelage, il commence d'avancer à pied dans la direction de Paris. Dans la nuit, il entend un trot de cavaliers. C'était un détachement envoyé par Mortier — qui ne doutait plus de la capitulation prochaine — pour préparer à Fontainebleau les cantonnements de l'armée évacuée. Le général Belliard conduisait cette troupe. Il entend dans l'ombre crier : « Halte ! » Il reconnaît la voix de l'Empereur. Il n'est pas revenu de son saisissement qu'un flot de questions le harcèle : « Comment êtes-vous ici ?... Où est l'ennemi ?... l'armée ?... Qui garde Paris ?... Où est l'Impératrice ?... Le Roi de Rome ?... Mes soldats ?... Mes canons ?... »

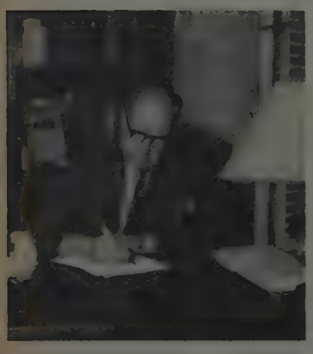
Il faut tout dire : la bataille de la banlieue, le repli des maréchaux, les pourparlers, l'évacuation qui commence, la capitulation signée peut-être à cette heure et les Alliés qui entreront dans Paris vidé de ses troupes.

Alors Napoléon : « Tout le monde a donc perdu la tête ?... Partout où je ne suis pas, on ne fait que des sottises... Quelle lâcheté !... Capituler !... Joseph a tout perdu... Quatre heures trop tard !... Si je fusse arrivé quatre heures plus tôt, tout était sauvé... »

L'Empereur rentre au relais de poste — établi dans une auberge qui avait pour enseigne, ô dérision ! *A la Cour de France*. Il envoie Caulaincourt aux nouvelles. Au petit jour on vint lui annoncer que la capitulation avait été signée à deux heures du matin. A dix heures les Alliés feraient leur entrée dans Paris. Napoléon décida de se replier sur Fontainebleau. On sait quelle devait être la fin.

Si Paris n'avait pas capitulé... Rien de plus vain que d'essayer de refaire l'histoire. Mais il suffit d'imaginer un peu plus d'énergie chez ceux qui avaient la responsabilité de tenir la capitale, une loyauté un peu plus vigoureuse en face de la fourberie de Talleyrand, et peut-être Napoléon, le matin du 31 mars 1814, n'aurait-il pas été perdu.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★



L'HOMME DU DESSUS

Quand j'ai quitté l'Homme du dessus, il m'a dit :

— Vous voyez maintenant combien je suis sectaire et dogmatique !

Sous l'ironie perçait d'ailleurs une lueur de satisfaction. Je ne suis pas sûr qu'André Rousseaux ne prenne pas plaisir à entretenir sa fausse réputation. Parce qu'elle témoigne à ses yeux de son indépendance.

Cette qualité première du critique, je ne dirai pas — ce serait me démentir — qu'elle détermine son jugement, mais elle marque ses sympathies. Le troisième volume du *Monde classique* vient de paraître : je me suis exercé à le dépouiller dans cette perspective.

J'y ai d'abord trouvé une profession de foi : la guerre déclarée à l'érudition pour l'érudition. Voyez comme l'attaque fond sur ce pauvre M. Saulnier coupable d'avoir voulu boucher les nombreux manques que laisse la biographie de Maurice Scève : « M. Saulnier, écrit André Rousseaux, croit (comme tous ses maîtres) que la bonne critique se cultive sur ces massifs rocailleux. » Ailleurs, il exulte parce que nous ignorons tout de Lautréamont : « L'histoire n'a pas de prise sur lui » ; suit cette énumération truculente : « Il n'y a ni maîtresse noire dans ce que nous savons de lui, ni maison de santé, ni voyage éthiopien, ni revolver bruxellois... », bref, « rien de ces amusettes par lesquelles notre critique supplée si souvent à son incapacité de lecture ». Précisons qu'André Rousseaux sait reconnaître le mérite de la restitution véritable : nous en avons la preuve dans *le Monde classique* à propos des recherches de Monglond sur le véritable *Oberman* de Sénancour.

Mais sa haine de l'appareil inutile mène André Rousseaux à son vrai but, qui est de comprendre humainement l'auteur qu'il étudie. Et nous voici conduits au thème des secrètes préférences. Citons-en deux exemples.

D'abord celui de Jean de Sponde. Méconnu, certes. Très grand poète, c'est moins sûr... Mais son biographe nous affirme « qu'il avait fait le sacrifice de ses aises temporelles pour trouver la paix de son âme ». Et André Rousseaux d'expliquer l'éclipse qu'a subie durant plusieurs siècles l'œuvre de Jean de Sponde par cette indifférence à la foule : « Si l'histoire se referme sur son souvenir, c'est qu'il n'en a guère cherché les assises pour s'y installer. »

Lisez maintenant — et ce sera mon second exemple — les lignes qu'il extrait du *Journal* de Vigny ; elles constituent aussi, à leur façon, deux maximes : « L'indépendance complète, entière, inflexible, sans capitulation de l'homme de lettres... est belle encore même dans un château » — « Je ne sais pas si dans la vie des lettres la résistance n'est pas le devoir le plus sacré de l'homme de talent et de pensée. » Méditez !

On pourrait sans doute continuer longtemps ce jeu de références. Il me paraît plus utile de préciser qu'André Rousseaux semble ici mû par un souverain appétit de justice. Heureux de pouvoir enfin s'expliquer à lui-même son mépris pour Cicéron : la *Correspondance* n'a-t-elle pas été éditée par ses ennemis ? Heureux aussi de défendre Corneille ; furieux encore aujourd'hui que tant de commentateurs se soient laissé fausser l'œil à son propos par La Bruyère ou par Voltaire. Au fond, il y a quelque chose en André Rousseaux d'un redresseur de torts.

Ce qui explique, finalement, sa conception du « monde classique ». Je laisse de côté la structure idéologique qui court au long de toute son œuvre et je m'en tiens au choix des hommes admis à siéger dans le musée vivant. On connaît les goûts d'André Rousseaux : Péguy d'abord ; près de nous « Proust et Valéry après Apollinaire et Mallarmé... » C'est simplement le goût des grandes figures et l'on peut se demander si l'apparence hautaine de l'électeur ne provient pas de ceci : tous nos contemporains ne sont pas d'emblée à la hauteur des grandes figures.

Et André Rousseaux ne s'attache qu'à ceux qui ont leur chance d'être promis au bronze...

« Le Bourgeois gentilhomme », a Strasbourg : le rire inextinguible de Nicole (Béatrice Bretty) courrouce M. Jourdain (Louis Seigner).

Festivals

PAR ROBERT KEMP

LE 13e FESTIVAL DE STRASBOURG

Le festival de 1951 à Strasbourg avait pour plan la réconciliation des musiques d'Italie et de France. Leur union étroite et fraternelle au XVIIIe et au XIXe siècle, malgré les querelles des Bouffons et de Piccini contre Gluck, reste évidente à qui écoute successivement du Couperin et du Pergolèse, quand le génie, naguère encore méconnu ou minimisé, de Boccherini éclate au long des merveilleux *Quintettes,* découverts chez un bouquiniste parisien par le violoniste Pina Carmirelli, et dont il s'est fait l'apôtre. Qui peut songer à nier que les Vivaldi, les Rossini, l'ardent Verdi soient des inspirés, des maîtres ?

On a donc salué le *Stabat* de Rossini, donné à la cathédrale par sa chorale et par l'orchestre de la Radio de Strasbourg, avec un juste enthousiasme, pour son émotion chaleureuse et ses hautes vertus décoratives. L'abbé Hoch dirigeait avec la précision d'un métronome ; les belles voix de Maria Stader, de Rita Gorr, du rayonnant ténor Hæffliger et de la basse Rehfuss ont fait frémir... Le lendemain on entendit pour la première fois un *Stabat* de Francis Poulenc, profondément distinct de son aîné et aussi beau. Francis Poulenc l'a dédié « *A la mémoire de Christian Bérard pour confier son âme à Notre Dame de Rocamadour* » ; c'est-à-dire à la Vierge noire qui déjà a reçu de lui le pieux hommage de ses *Litanies.* Les mondains connaissent mieux de Poulenc ses mélodies capricieuses, malicieuses que son œuvre catholique, où il a pourtant mis le meilleur et le plus pur de son âme. Son *Stabat,* plus intime, plus mystique que celui de Rossini, est à la fois intense et direct. Il est comme une suite de médaillons précieux, d'un coloris nacré, où le texte poétique impose sa concision à la musique. Tout le pathétique est enclos dans la déclamation, d'une exquise justesse et d'une dévote modestie. Aucun cri... Plus tard, le poète, au nom de tous les chrétiens, prie Notre Dame de veiller sur lui à l'heure de la mort et de le conduire au paradis... Il occupe le premier plan comme le Donateur agenouillé des tableaux des Primitifs. Le chœur, qui est sa voix, résiste aux grands élans vocaux. Le soprano, partant d'une note suraiguë, semble s'excuser aussitôt d'une plainte indiscrète et regagne le médium pour achever sa prière dans l'humilité et la crainte. Du *Stabat* de Rossini à celui-ci le contraste est le même que des fureurs sonores, des vocalises éperdues du théâtre italien au « parlé » de Debussy ou d'André Caplet.

C'est un *Stabat* azur et or ; l'orient de la perle, plus exactement. L'orchestre municipal de Strasbourg et les chœurs de Saint-Guillaume, sous la direction pénétrante de Fritz Münch, ont été les interprètes soigneux, émus, je dirai dévots, de ces douze tableaux précieux, exquisement finis et définis. Quant au soprano Geneviève Moizan, ce fut vraiment une « voix céleste ». La pureté de la flûte et l'émotion du violon. Au même concert on rendait hommage à Guy Ropartz en ranimant, après quarante ans, le troisième acte du *Pays.* Le temps en a un peu usé l'originalité. Mais la pâte orchestrale reste dorée, moelleuse...

Comment demeurer à Strasbourg pour les admirables séances promises de l'orchestre et des chœurs de la Radio de Turin, la glorification de Verdi, de Fauré, de Schmitt ? On eût bien voulu... Mais il a fallu partir, après de sincères félicitations à la Société des amis de la musique de Strasbourg, à son président, le professeur Pautrier, animateur divinateur, à G. Wolf et à P. Rouart, organisateurs infatigables... Strasbourg a des imitateurs. Mais des rivaux de sa classe, pas encore.

Par Lulli, dont on exécutait la partition presque intégralement, *le Bourgeois gentilhomme* se rattachait au festival italien et français de Strasbourg. La Comédie-Française a amené au Théâtre municipal le décor tout neuf qu'elle ne montrera à Paris qu'en octobre, les costumes à peine « débâtis » des personnages, des danseurs. Elle a « essayé » sur le public strasbourgeois, qui en a été transporté, la nouvelle mise en scène de Jean Meyer. A l'automne Yves Gandon dosera comme il convient les éloges et les objections. Je me borne à décrire.

Le décor est extraordinaire. On y verrait en dérouler un conte de fées, une des nuits de Schéhérazade plutôt que les aventures comiques de M. Jourdain, marchand enrichi du vieux Paris. Mais c'est que *le Bourgeois* est une comédie-ballet, une œuvre hybride. Nous sommes accoutumés, dès le collège, à donner le pas à la comédie de caractère parce que Molière a bousculé Lulli. Ici c'est le divertissement des yeux et de l'oreille, ce sont les intermèdes dansés et chantés et la turquerie bigarrée et truculente qui reprennent la vedette — selon les projets du roi et du musicien. Mme Suzanne Lalique a imaginé un cadre original, lumineux, hardi, somptueux pour une « fête » chorégraphique et musicale. Elle n'a point cherché à faire de l'Abraham Bosse, à rebâtir et à orner l'intérieur d'un bourgeois cossu du XVIIe siècle, mais un coin de palais princier. La salle où M. Jourdain promène son indienne et son madras, ou son ridicule costume avec les fleurs en « en-bas », et son chapeau plus emplumé que celui de Mascarille est une immense pièce aux murs blancs, blancs comme du lait, autour de laquelle court une galerie de bois doré dont les montants sont finement sculptés. La splendeur des portes, travaillées comme des portes Renaissance, et le plafond peint de vives couleurs où des fleurs — à moins que ce ne soient des nymphes — se détachent sur fond noir, auraient vidé le coffre à écus de M. Jourdain... De la galerie, d'où, sortant du lit, M. Jourdain demandera aux maîtres de musique et de danse si leurs « petites drôleries » sont prêtes, descend un escalier doré digne de Chambord, où la pièce fut créée. Descendre et monter l'escalier seront les grands soucis, les prouesses de Jourdain et de Nicole. L'ambition de M. Jourdain, signifiée par cet escalier symbolique, dépasse la vérité moliéresque.

Là-dessus je m'arrête et je me borne à enregistrer la joie des Strasbourgeois devant un spectacle aussi riche et diapré, une mise au point aussi minutieuse et parfaite. Le succès de Seigner, un M. Jourdain sans pitrerie et d'un ridicule retenu ; de Mme Bretty, Nicole étourdissante ; d'Andrée de Chauveron, la meilleure Mme Jourdain qu'on ait vue ; de la belle Dorimène, Marie Sabouret ; de Jean Meyer, Covielle ; de Charon, diseur et danseur aérien ; d'Escande, surtout, un Dorante caracolant, le plus beau seigneur de Chambord et de Versailles ; et de leurs camarades : d'Inès, Manuel, J. Piat, Hirsch... de la mignonne Lucile qu'est Jeanne Moreau, digne du fameux couplet où Cléonte la décrit ; et d'Armande, le modèle, les a consolés de leur trac. Ils avaient peur, ces virtuoses, de la sévérité alsacienne !

LE FESTIVAL DE TOULOUSE

Que le pays des troubadours veuille, comme Strasbourg ou Bordeaux, avoir son festival de musique et de poésie, ce n'est pas orgueil, c'est fierté. On s'y connaît en belles voix dans la salle du Capitole, et les chanteurs de la Scala de Milan, dans la *Force du destin,* n'ont pas émerveillé des oreilles inexpertes. José Soler et Adriano Guerreni, Aldo Rotti et Yolanda Gardino, dont les noms sont des thèmes mélodieux, auraient voilà un demi-siècle rencontré les mêmes connaisseurs et soulevé le même enthousiasme. Mais alors aurait-on, à Toulouse, trouvé un orchestre capable d'exécuter, avec la verve et la sûreté que j'applaudissais l'autre soir, la *Quatrième Symphonie,* de Roussel, l'*Istar,* de Vincent d'Indy, le finale éclatant de *Lucifer,* de Delvincourt, ou d'accompagner sans erreurs de rythmes le *Concerto,* de M. Henri Barraud, qui découpe le temps avec tant de hardiesse et d'originalité, et l'intrépide pianiste, Mme Monique Haas ? Les orchestres, dirigés par Gaston Poulet et Jean Martinon, sont les preuves d'un extraordinaire progrès dans la technique musicale des instrumentistes toulousains. Mais le progrès des auditeurs est plus réconfortant encore !

Beau festival toulousain ! La « création » de 1951 est un *Abraham* où s'associent la musique de Marcel Delannoy, la chorégraphie de Janine Charrat, la décoration synthétique et abstraite de M. Soulages et le texte de M. Maurice Sarrazin, le jeune animateur du « Grenier de Toulouse ».

Sincèrement : ce n'est pas le texte qui nous a conquis. Il est tiré d'un « mystère » de F. Chavannes. Mais ni Chavannes n'avait, ni M. Sarrazin n'a la naïveté d'Arnoul Gréban. Vous ne trouverez pas ici le parler succulent, direct, du moyen âge ; et, sauf dans quelques scènes de joyeuseté populaire, de comique familier, nous n'écoutons qu'une transcription fidèle et évidemment sans fraîcheur des paroles bibliques.

A l'actif pourtant du livret comptons le « dédoublement » d'Abraham, incarné dans un vieillard chenu — c'est-à-dire blanc, fléchi par les ans, capitonné de bure — et par un jeune danseur impétueux... L'un, c'est le corps, l'autre, c'est l'âme, encore ardente, d'Abraham ; c'est son instinct qui exige qu'il soit père, donc fécond, donc amoureux ; c'est son cœur révolté contre l'ordre de Dieu quand la raison va se soumettre... Abraham bondit de colère, se roule de désespoir. Et l'interprète, le danseur Miskovitch, a traduit révolte et douleur avec une fureur admirable et une apollonienne beauté plastique. De même, aguichante, revigorante, dessinant de son corps gracile des figures aiguës, Mlle Janine Charrat nous a charmé. S'ils ne sont pas des virtuoses du tourbillon et de la pointe, ce sont des artistes sensibles.

La partition de Marcel Delannoy, écrite en moins de trois mois, est alerte, brillante ; elle atteint même à la grandeur dans le dernier tableau, où s'annonce le prodigieux avenir des enfants d'Abraham.

Musique paysanne, avec distinction ; ethnique (je veux dire française, nullement hébraïque), vivante, transparente... Où sans doute le savoir, toujours prêt, du compositeur supplée l'originalité, laquelle n'est certes pas absente, mais qui a ses « intermittences ». La plume continue de courir quand l'imagination s'assied.

Imparfait, plein de promesses, *Abraham* est très supérieur à une cantate. Il constitue un spectacle varié, une synthèse du drame, du décor, de la musique, de la plastique.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LE DIABLE ET LE BON DIEU »

Au premier entr'acte de cette nouvelle pièce de Jean-Paul Sartre, *le Diable et le Bon Dieu,* attendue avec tant de curiosité, je me demandais ce qu'en eût pensé Gœthe : Gœthe qui justement dans une de ses pièces, *Gœtz von Berlichingen,* choisit pour personnage central le même reître autour duquel Sartre a voulu animer, sous la forme dramatique, plusieurs de ses idées les plus chères. Les deux œuvres, à vrai dire, n'ont que le héros en commun, et c'est plutôt à *Faust* qu'on devrait se reporter pour découvrir des préoccupations où le grand Allemand rejoindrait notre philosophe. La distance est d'ailleurs incommensurable de l'une à l'autre. Faust subit la tentation et y succombe. Pas un instant il ne met en doute l'existence de Dieu, et Méphistophélès n'est pas pour lui une entité. Sartre, lui, pose en principe que Dieu n'existe pas : l'homme est seul sur terre et ne peut compter pour supporter sa tragique condition que sur la chaleur humaine de ses frères. Et cette solitude posant le problème du bien et du mal, voilà le problème que dans *le Diable et le Bon Dieu* il s'est efforcé non pas de résoudre, mais de présenter sous tous ses aspects.

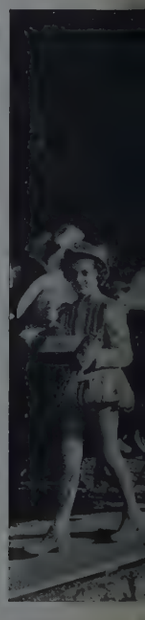
Je veux dire tout de suite que je trouve une grande beauté à cette énorme machine en trois actes et onze tableaux, et dont la représentation au théâtre Antoine dure près de quatre heures. Dès les premières scènes on ne peut manquer d'être saisi par la force et la densité du dialogue, par le pathétique horrible des situations, par la violence des sentiments engagés. Nous savions déjà que Sartre était un véritable homme de théâtre, mais qu'il fût en mesure de brasser, sur un thème d'une si périlleuse complexité, tant de personnages sur un tel espace de temps, qu'il pût rendre vivant et palpable, par des moyens purement dramatiques, un débat somme toute abstrait, voilà qui en dit long sur sa capacité créatrice.

On a rapproché, non sans raison, le Gœtz de Sartre du don Juan de Molière. Gœtz est le libertin endurci qui, ne croyant ni à Dieu ni à diable, a cependant gardé le goût de l'absolu. Si l'homme est seul sous le ciel vide, au moins peut-il épuiser toutes les ressources offertes par un état précaire. Il ira jusqu'au bout du mal puis jusqu'au bout du bien, tout en sachant que le bien ni le mal n'ont de signification métaphysique. C'est ainsi que la première partie nous montrera Gœtz tout entier acquis aux forces mauvaises, ne rêvant que massacres, viols, pillage et incendie, riant de ses monstruosités comme de bonnes farces et jugeant que, le bien ne réservant plus de surprises, l'invention n'est possible que dans le mal. Avec la seconde partie un changement à vue se produit. Sur l'intervention du boulanger Nasty, défenseur des gueux et pseudo-prophète, un brusque caprice lui a fait jouer, sur un coup de dés, sa conversion au bien. Il perd et aussitôt endosse un froc de bure, abandonne l'armée qu'il commandait pour se retirer sur ses terres, distribue celles-ci aux paysans. Il vise à l'avènement d'une cité idéale, qui sera la cité de l'amour : tous y seront égaux, et nul ne pourra nuire à son prochain. Bien entendu, cet altruisme est aussitôt suspect à ses bénéficiaires. Il faudra que, dans une scène toute shakespearienne, Gœtz, suppliant le Christ de faire un miracle, se transperce lui-même les paumes avec sa dague, figurant ainsi les stigmates de la crucifixion, pour que les paysans méfiants et superstitieux lui accordent un crédit définitif. Mais autour de la cité de l'amour une conspiration s'organise. Les serfs libérés par Goetz, refusant de se joindre à leurs frères de classe pour lutter contre les seigneurs, seront massacrés jusqu'au dernier. (C'est le procès du neutralisme.) Et Gœtz lui-même, constatant l'échec de son effort vers le bien, acceptera de se mettre à leur tête. L'absolu n'existe ni au ciel ni en enfer. Condamné à la solitude, l'homme ne la surmontera qu'en se mêlant aux autres hommes, en les éclairant sur eux-mêmes, en menant avec eux la lutte qui leur permettra de s'accomplir, sans illusion, mais dans une conscience claire de leurs possibilités limitées à la vie terrestre.

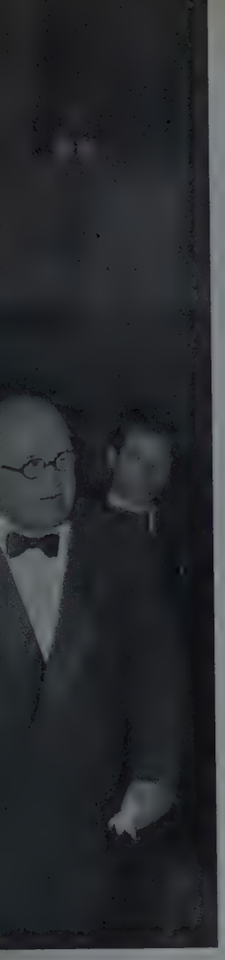
Un compte rendu aussi bref ne peut donner qu'un vague aperçu d'une œuvre aussi riche, aussi puissante, aussi diffluente que *le Diable et le Bon Dieu.* Ce que je dois ajouter pourtant, c'est que Gœtz, encore qu'il incarne un débat tout intellectuel, a été sculpté par Sartre en pleine chair. Il vit, il émeut, il bouleverse. Les tableaux se déroulent avec un accent et une couleur qui emportent l'admiration. Le premier, qui nous montre dans la ville de Worms assiégée par Gœtz la révolte du petit peuple conduit par Nasty, l'anathème lancé par l'évêque, l'assassinat de celui-ci, les troubles de conscience du misérable prêtre Heinrich, est un modèle d'exposition. Le troisième, où successivement se manifestent auprès de Gœtz le banquier, Catherine, la douce prostituée, Nasty et Heinrich, laisse le spectateur haletant. Il relèvera encore la scène de la vente des indulgences pour son âpreté, celle des stigmates que j'ai déjà signalée plus haut et qui domine toute la pièce.

Une œuvre de cette substance, et qui exige une attention de tous les instants, risque assurément de fatiguer dans la dernière partie un spectateur frivole. Je n'ose pas dire sans avoir vu la pièce une seconde fois qu'elle gagnerait à être allégée. Jean-Paul Sartre a si magistralement conduit son affaire, si minutieusement engrené, huilé tous les rouages qu'il y aurait plus que de la prétention à se montrer aussi catégorique. On n'a pas fini de disputer sur cette pièce noire et profonde. Et il ne me reste plus qu'à louer l'interprétation de laquelle se détache avec un sombre rayonnement le prodigieux Pierre Brasseur. Intimement confondu avec son personnage, il a remporté un triomphe mérité. Jean Vilar se tient tout près de lui dans l'hallucinante figure du prêtre indigne. Et Henri Nassiet, Maria Casarès, Marie Olivier, Jean Toulout justifient la confiance mise en eux par l'auteur. Les décors de Félix Labisse, les costumes de M^me^ Francine Galliard-Risler sont sobrement évocateurs. Quant à la mise en scène de Louis Jouvet on ne voit pas qu'elle puisse être meilleure.

A la Comédie-Française, M^lle^ Margaret Truman et M. Auriol furent précédés par un laquais portant des chandelles. Ci-dessus, a gauche : Renée Faure et Mony Dalmès avec M^lle^ Truman. A droite : a la sortie du Français, le général et Mrs. Eisenhower.



Au polo un jeune page et les mannequins de Balenciaga. De g. a dr. : marquis de Noailles, M. Jean Brizon, vicomte de Rohan, M. P. le Gallois.



A la Vénerie M. de Vibraye montre un sanglier a ses nièces M^lles de Dreux-Brézé, d'Aramon et de Froberville.

Au Florence, Edith Piaf félicite Ludmilla Tcherina et E. Pressburger, réalisateur des « Contes d'Hoffmann ».

Le bon roi Henry IV a fait son entrée place des Vosges la nuit a la lueur des torches... mais il pleuvait cette nuit-la!

Soirs de Paris

PAR MARCEL IDZKOWSKI

J'ai reçu une très aimable invitation du casino de Vichy me priant d'assister au deuxième Festival cinématographique de Vichy. J'ai accepté d'enthousiasme, non pas tellement pour assister à la projection des films, mais parce que j'ai pensé que vers la fin de ce mois mon foie éprouverait un réel plaisir à retrouver ses petits amis « Grande Grille » et « Célestins ». Pour l'heure n'y pensons pas et continuons la ronde infernale des forçats du plaisir (?) pour qui la vie quotidienne n'est qu'un éternel recommencement : deux ou trois cocktails avant le dîner, une générale, un gala, une nuit de quelque chose et un souper !

« Pourvu qu'ils tiennent ! » disait déjà Forain en évoquant les civils de l'arrière pendant la guerre de 1914... Sans doute parce qu'il ignorait encore les chroniqueurs de la Grande Saison de Paris... et surtout lorsque Lutèce célèbre ses 2.000 ans.

Pour de belles automobiles, j'ai vu de belles automobiles ! Au Polo de Bagatelle d'abord, où l'industriel, M. Jean Brizon, avait organisé le Festival d'élégance 1951. Les membres du Jockey-Club, du Nouveau Cercle, de l'Automobile Club et du Polo de Paris (excusez du peu) assistaient à cette réunion avec leurs invités. Ce fut d'une suprême élégance, et le vicomte de Rohan présidait personnellement le comité de ce Festival, où l'on retrouvait le marquis de Mailly-Nesle, prince d'Orange, le marquis de Noailles, le comte Guy du Bourg de Bozas, M. Hubert Guionin, M. P. Le Gallais, M. Jacques Richet et M. Raymond Barbas, président de la Chambre syndicale de la haute couture, qui avait convié tous ses « ressortissants », Balenciaga y compris dont c'était, si je ne m'abuse, la première présentation en public.

Le Carrousel automobile fut très réussi. Nos grands carrossiers, de Franay à Saoutchik, présentaient des Bentley, des Delahaye et des Talbot à vous dégoûter de votre voiture de série, et les passagères de ces somptueuses automobiles étaient nos plus jolis mannequins revêtus des toutes dernières créations des maîtres de la haute couture parisienne.

A Enghien Monique Rolland organisait son concours annuel d'élégance féminine et automobile, et nous revîmes de bien belles voitures, pilotées par de charmantes artistes de cinéma (de la starlett à la star), tandis que le régisseur Albert au micro faisait de l'esprit en faveur ou aux dépens des ravissantes conductrices.

Un beau mariage ! Notre ami M. Albert Willemetz, président de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, marie son fils Jean-Pierre, et c'est dans leur exquise propriété, Rosalba, à Marnes-la-Coquette, que M. et M^me Albert Willemetz accueillent leurs amis. Le Tout-Paris du théâtre est là, dont Elvire Popesco et le compositeur Irving Berlin qui furent les témoins des jeunes époux. La mariée (née Chellis Ann Carey) est une ravissante et jeune newyorkaise et le général Eisenhower tint à lui présenter ses vœux.

Yvonne Printemps chanta pendant la cérémonie religieuse et avoua :

— J'ai pleuré d'émotion... et de trac !

Alwynn contemple la robe de la mariée et reconnaît modestement qu'il est assez fier de sa création.

— D'autant, ajoute-t-il, qu'elle est si bien portée.

Au castel de Buzenval (quelle merveilleuse roseraie !) M. et M^me Jean de Letraz ont donné une brillante réception. Là encore les directeurs de théâtre et les comédiens se retrouvèrent au cours de ce brillant cocktail.

M. Jean de Letraz, qui n'est pas rancunier, avait convié jusqu'à ses détracteurs, critiques dramatiques, et l'un d'eux avoua devant un buffet bien garni :

— Des petits fours chez Jean de Letraz, c'est bien la première fois que ça lui arrive !

On sait que l'auteur de *Bichon* n'a jamais connu l'insuccès.

Revenons au bimillénaire. Grand Festival Henri IV place des Vosges. La poule au pot est légèrement mouillée, mais les spectateurs sont stoïques ! Au Palais de Glace M. Robert Flament-Hennebique inaugure le premier Salon de la chasse et de la vénerie. Tous les gilets rouges sont là et les grands fusils aussi.

A l'Opéra, gala des *Contes d'Hoffmann* au profit des cheminots anciens combattants. Les ministres brillent par leur absence ; ils font des discours dans leurs circonscriptions, mais l'assistance n'en est pas moins élégante et M. Paul Auriol est le premier à féliciter Ludmilla Tcherina pour sa brillante création dans ce film. Après l'Opéra, tout le monde se retrouva au Florence, où l'on notait aussi Edith Piaf et Ali Khan (pas ensemble).

A la Comédie-Française, création d'*Antigone,* de Sophocle, dans une traduction de M. André Bonnard. Frank-J. Bauer avait composé une salle étonnante d'élégance et de qualité. Malgré la prière du secrétaire général qui nous conviait à porter la « cravate blanche » M. Vincent Auriol était en smoking, M. Paul-Aimé Touchard aussi. Nous également !

Lorsque dans leurs avant-scènes respectives Margaret Truman et le général Eisenhower parurent, la salle applaudit longuement et, si elle ne se leva point pour « Ike », elle rendit hommage debout à la fille du président Truman.

Photographies *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

C'est la marquise de Sévigné qui reçoit dans le parc a la française du chateau des Rochers.

« Poussez, poussez l'escarpolette », semble dire Véronique a l'étalagiste qui la place.

Cette vitrine d'articles de voyage incite a l'évasion vers les pays inconnus du rêve.

Une librairie de l'avenue Victor-Hugo évoque les quais de la Seine au flanc de Notre-Dame et les pittoresques étalages des bouquinistes, tels que Boutet de Monvel aimait a les peindre.

DANS SES VITRINES PARIS A M

Chaque année la Grande Saison de Paris voit fleurir des vitrines où les étalagistes déploient avec bonheur toutes les ressources de leur art. Le succès toujours considérable remporté par ces expositions invite d'autres quartiers à suivre l'exemple, et le bimillénaire a multiplié ces manifestations.

Toutes les grandes voies avaient choisi un thème central autour duquel chacun brodait de libres variations. Les évocations historiques furent les plus nombreuses. Ainsi, l'impératrice Eugénie et sa cour revivaient dans les Champs-Elysées, qui retrouvaient leurs « lionnes » de jadis. De même, en parcourant les quelque 2 kilomètres du Faubourg-Saint-Honoré, on réapprenait, avec toute l'histoire de Paris, celle de la France. Ici des danseurs à la perruque poudrée tournaient sous les lustres d'un Elysée-Bourbon en miniature. Là était contée la légende de la « métamorphose de la Seine ». Dans une vitrine du vieux quartier aristocratique qu'est le faubourg Saint-Germain Adrienne Lecouvreur s'apprêtait à entrer en scène ; non loin défilaient les cortèges à la Rousseau de la fête de l'Etre Suprême ; ailleurs des cravates ingénieusement disposées figuraient les danseuses d'un bal du 14 juillet.

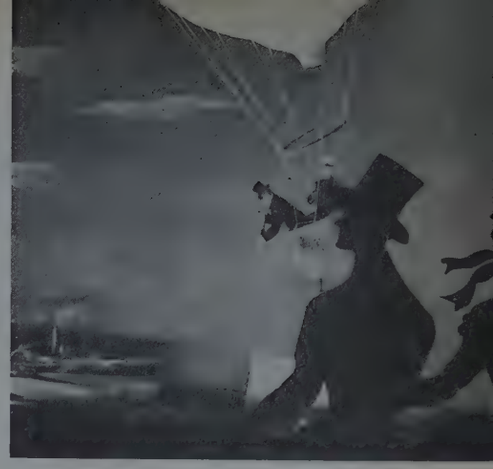
Cette profusion inflige au Parisien un aimable tourment. Tout est à voir ; il voudrait tout voir, mais il ne peut tout voir, et il s'écrie, comme Harpagon pressé de retrouver son cher trésor : « Où courir ? Où ne pas courir ? » Quant au touriste étranger, il s'étonne que les confiseries ou les maroquineries de chez nous soient aussi des musées. C'est là un miracle permanent du goût parisien. Miracle qui, la nuit, devient plus exaltant encore lorsque tout s'illumine, vitrines et monuments. Car c'est un privilège dont les Parisiens sont fiers que de pouvoir, en quittant les boutiques de frivolités des Champs-Elysées pour aller admirer celles des maîtres verriers de la rue Royale, s'arrêter dans le plus bel ensemble architectural du monde, entre les chevaux de Coustou et ceux de Coysevox, auxquels le feu des projecteurs donne un frémissement nouveau.

" IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS "

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet, Pierre Bizet).

OUT SON ESPRIT

DE GRANDS MAGASINS S'ORNENT DE LA NEF PARISIENNE
UE DES PROJECTEURS ILLUMINENT LA NUIT VENUE.



TANDIS QU'UN PARFUMEUR RECONSTITUAIT LES BOUTIQUES DE TOUTES LES ÉPOQUES PARISIENNES, AIR FRANCE ÉVOQUAIT LES PREMIERS AGES DE LA NAVIGATION AÉRIENNE. QUE DE PROGRÈS ACCOMPLIS DEPUIS LORS !...

AUX CHAMPS-ELYSÉES LE SECOND EMPIRE A REVÉCU AVEC SES INTÉRIEURS ET SES COSTUMES D'UN LUXE SURANNÉ, LA DÉCORATION DE SES TERRASSES, L'ÉLÉGANCE DES CHEVAUX ET DES COUPÉS DE SON ARISTOCRATIE.

MAZAMET CÉLÈBRE LE CENTENAIRE DU DÉLAINAGE, SOURCE DE SA PROSPÉRITÉ

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA CITÉ OUVRIÈRE. A L'EXPOSITION DU DÉLAINAGE, LE PRÉFET DU TARN ET M. CORMOULS-HOULÈS.

REMISE DES MÉDAILLES D'HONNEUR DU TRAVAIL. CI-CONTRE : INAUGURANT L'EXPOSITION ORGANISÉE AU MUSÉE GOYA DE CASTRES, S. E. L'AMBASSADEUR D'AUSTRALIE SIGNE LE LIVRE D'OR.

Nous avons déjà mis en relief l'importance, sur le plan régional et dans l'économie nationale, du délainage, dont Mazamet est le centre. A cette industrie qui fit sa fortune et continue d'assurer sa prospérité Mazamet vient de dédier des fêtes destinées à commémorer son centenaire. Bals, concerts, banquets étaient, bien entendu, au programme, et l'occasion était propice de marquer à de nombreux vieux ouvriers et employés la gratitude qui leur est due en leur remettant la médaille d'honneur du travail. La principale manifestation de ce centenaire était une très importante exposition du délainage, dont l'inauguration fut suivie d'un banquet de 650 couverts. M. Pelletier, inspecteur général administratif de la 5e région, venu spécialement de Toulouse, le présidait, ayant près de lui S. E. M. Keith Officer, ambassadeur d'Australie ; M. Cormouls-Houlès, président de la Chambre syndicale des industriels délaineurs ; M. Roulies, préfet du Tarn, et de nombreuses personnalités françaises et étrangères. La première pierre d'une cité ouvrière, qui s'appellera cité du Centenaire et qui abritera quatre-vingts foyers, fut posée. La ville de Castres, enfin, avait voulu s'associer à ces fêtes, et son beau musée Goya offrit le cadre d'une originale exposition où l'on peut voir que de l'Egypte à nos jours le mouton porte-laine a fourni aux artistes un excellent modèle.

Photographies Bourgignon.

PETITES CHRONIQUES

LA FONDATION NORVÉGIENNE A LA CITÉ UNIVERSITAIRE

Dès avant la guerre les milieux universitaires norvégiens et français désiraient instituer une fondation norvégienne à la Cité universitaire. Leurs vœux se trouvent maintenant réalisés. S. A. R. la princesse Ragnhild, fille aînée des princes héritiers de Norvège, au cours d'un séjour à Paris qui coïncidait avec son vingt et unième anniversaire, a posé la première pierre de la maison norvégienne en présence de nombreuses personnalités. Elle était entourée de S. E. M. Rolf Andvord, ambassadeur de Norvège, de MM. Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, Raoul Dautry et A. Marchand, respectivement président de la Fondation de la Cité universitaire et recteur de cette institution.

La princesse Ragnhild scella dans la pierre un tube de métal contenant le drapeau norvégien et un parchemin relatant les circonstances qui ont présidé à la naissance de la Fondation norvégienne. Cette maison, due à l'architecte Reidar Lund, d'Oslo, recevra cinquante étudiants norvégiens et autant de français. Elle sera terminée, espère-t-on, au cours de l'an prochain.

NÉCROLOGIE

Raymond Patenôtre

Raymond Patenôtre, ancien ministre, est décédé à son domicile parisien. Il avait cinquante et un ans. Fils d'un ambassadeur de France, il était né aux Etats-Unis. Il entra très jeune dans la politique et fut élu député pour la première fois en 1928. Il fut réélu, toujours en Seine-et-Oise, en 1932 et 1936. Sous-secrétaire d'Etat dans plusieurs cabinets, il fut ministre de l'Education nationale en 1938 dans le troisième cabinet Daladier. C'est d'ailleurs aux questions économiques qu'il avait consacré son activité et il a publié à ce propos plusieurs ouvrages. Raymond Patenôtre, qui avait renoncé depuis 1939 à toute activité politique, contrôla longtemps différents journaux. Il avait aussi des intérêts dans la presse américaine.

François Fratellini

Un très grand clown est mort. François Fratellini a succombé dans sa villa du Perreux après une longue et cruelle maladie. C'était un Parisien, un Montmartrois, né boulevard Rochechouart. Il était d'une famille du cirque et l'on n'oubliera pas le merveilleux trio qu'il formait avec ses deux frères, Paul et Albert. Il fut écuyer, acrobate, danseur ; il était musicien et polyglotte. Il fut surtout un clown comparable aux plus fameux, à Foottit, à Grock. Il déchaîna le rire du public de tous les pays. Ses amis avaient fêté, il y a deux ans, à Médrano, son soixante-dixième anniversaire. Ils étaient innombrables car François Fratellini avait le cœur le plus généreux.

Jacques Baumer

Une crise cardiaque a emporté à soixante-quatre ans Jacques Baumer, qui fut un des meilleurs comédiens du Boulevard, où il créa de très nombreuses pièces. Interprète de Denys Amiel, de Bourdet, de Bernstein, de Jacques Deval, de Géraldy, il fut aussi un excellent metteur en scène et le cinéma le rechercha pour nombre de films. Jacques Baumer avait été en 1914 un vaillant combattant, cité et décoré.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ASIE :

André Siegfried, *Voyage aux Indes* (Armand Colin, 164 pages). L'auteur a visité l'Inde il y a cinquante ans : il confronte avec ses impressions d'alors celles qu'il en rapporte aujourd'hui. L'Angleterre a fait une retraite en bon ordre, sauvé son personnel et ses avantages stratégiques ; elle a réussi à maintenir dans le Commonwealth les gouvernements de New Delhi et de Karachi. C'est un beau succès. Mais le processus d'émancipation est-il arrivé à son terme? Par sa culture et l'anticommunisme de son gouvernement l'Inde est portée vers l'Occident, dont l'écarte en revanche l'asiatisme. Un problème tragique se pose : faire vivre 400 millions d'hommes, sous-alimentés depuis des générations, avec une économie médiévale. La population indienne s'accroît de 3 millions et demi d'individus par an : cette réalité domine toute évolution politique du pays. L'Asie est le continent de la faim et des densités humaines excessives.

M. Siegfried est revenu plus « occidental » qu'il n'était parti. L'Asie et l'Europe présentent deux « temps » de la pensée, deux sources du savoir, deux conceptions de la sagesse. Mais l'Europe, si elle n'a ni le monopole de la culture ni même celui de la technique, a pour elle la capacité de gestion : le sens du but à atteindre, l'entretien de son outillage. L'Asie est le pays de l'action irrégulière, de l'à peu près, des masses indisciplinées. Les positions européennes y sont attaquées par l'Union soviétique au nom de la révolution et des nationalismes locaux ; par les Etats-Unis, au nom de l'anticolonialisme ; par les Asiatiques, au nom d'une supériorité qu'ils revendiquent dans le domaine de l'esprit. Or le progrès social est une conquête occidentale. Le passage de la direction de ce monde en d'autres mains que les nôtres ne marquera pas un effondrement, mais un recul.

M. André Siegfried expose ces vues avec l'objectivité et la sûreté de jugement de l'écrivain auquel nous devons tant d'études pénétrantes sur la psychologie des peuples.

LA GUERRE MONDIALE :

Edward Stettinius, *Yalta : Roosevelt et les Russes* (N. R. F. Gallimard, XI-346 pages). Ce livre posthume nous donne la clé d'une partie des difficultés qui paralysent aujourd'hui l'établissement d'une paix durable. La conférence de Yalta (ou de Crimée) se tint du 4 au 11 février 1945 entre Roosevelt (assisté d'Edward Stettinius), Churchill et Staline. On y décida la mise en œuvre de l'Organisation des Nations Unies, le démembrement de l'Allemagne, la fixation des frontières de la Pologne, l'entrée en guerre de l'Union soviétique contre le Japon dans les trois mois qui suivraient la capitulation de l'Allemagne, etc.

Nous savons aujourd'hui que cette dernière opération fut demandée par les Etats-Unis, parce qu'ils n'étaient pas encore arrivés alors à une certitude sur l'efficacité du bombardement atomique.

Stettinius regarda la conférence comme un « triomphe diplomatique » pour l'Angleterre et les Etats-Unis. Elle obtint de Staline l'adhésion soviétique au droit de veto — dont les Russes devaient user et abuser au Conseil de sécurité. Elle refusa de fixer à la Neisse occidentale la frontière de la Pologne, décision qui se révéla illusoire. Elle admit l'inclusion d'éléments démocratiques de l'émigration dans le gouvernement polonais de Lublin ; on sait ce qu'il en advint. Roosevelt quitta la conférence convaincu qu'elle venait d'assurer la première grande victoire de la paix.

Le conseiller intime du président, Harry Hopkins, émit alors une réserve : qu'arriverait-il si Staline mourait ?

Ce fut Roosevelt qui mourut. Et les engagements pris à Yalta ne lui survécurent point, tout au moins en ce qui concernait la Pologne et les Balkans.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES GALERIES

Art tout suggestif, art d'une sensibilité raffinée, art de peintre, telle est l'impression qu'on ressent à l'exposition d'Emilie Charmy, à la Galerie Marcel Bernheim. Charmy allie la virilité de la technique à la féminité de l'émotion visuelle. Elle traite tous les genres : portraits, nus, compositions, natures mortes de toutes espèces ou paysages. Je revois un lièvre mort, au pelage argenté, tout imprégné de lumière, de cette lumière qui mange les formes exactes des choses et des êtres et les transforme sous la poésie du mirage. Je revois encore des bouquets de fleurs, décantés de leur apparence trop strictement objective et peints comme en un « songe éveillé », et puis des portraits révélateurs de l'âme du modèle, et aussi une sorte de chouette ou d'animal nocturne, vision fantastique évoquant celles de Goya... J'ai vu encore... mais non ! j'ai senti plutôt l'œuvre d'un peintre amoureux de son métier, d'une artiste dont la probité et la faculté de ressentir vivement les impressions l'amènent à un certain dépouillement des formes réelles afin d'évoquer la qualité essentielle de l'être ou de la chose traduite.

Et c'est là qu'on reconnaît les grands peintres.

Roland Oudot, qui vient d'exposer à la Galerie André Weill, possède les qualités essentiellement françaises de raison, de finesse, de sensibilité et de poésie. Dans la jeune génération Oudot peut être considéré — avec Briançon — comme un des maîtres de l'art français. Bien que de tendance légèrement décorative et de technique un peu froide, Oudot se montre le continuateur direct de Corot, malgré de nombreuses dissemblances de style ou de pensée. Mais tous deux possèdent cette « vérité poétique » et cette sérénité devant la nature qui est assez rare en art.

Et Roland Oudot, qui possède un sens exact des valeurs et des harmonies colorées, arrive à traduire, par des tons souvent froids, la sensibilité de l'atmosphère. Ses paysages révèlent une tendance vers un certain classicisme de conception, car il aime à ordonner ses compositions, recherche et apprécie le rythme des lignes, des masses ou des couleurs.

Roland Oudot se refuse à sacrifier à la mode, aux fausses idéologies esthétiques ou artistiques. Il interprète la nature avec sa sensibilité d'homme, doublée de celle d'un artiste. Il semble qu'on puisse lui appliquer ces mots de Renoir : « Vous arrivez devant la nature avec des théories, la nature flanque tout par terre ! » et aussi : « Les théories ne font pas faire un bon tableau ; elles ne servent le plus souvent qu'à masquer l'insuffisance des moyens d'expression... »

Et les moyens d'expression de Roland Oudot sont sensibles comme son cœur, variés comme sa vision, infinis comme sa pensée.

MAURICE SÉRULLAZ.

FÊTES A CHELTENHAM

Les manifestations du Festival de Grande-Bretagne ne se déroulent pas seulement à Londres, mais dans tout le Royaume-Uni. Dans quelques jours, exactement du 2 au 14 juillet, c'est Cheltenham qui va avoir son septième festival annuel. La partie musicale permettra d'entendre des œuvres de compositeurs britanniques contemporains. Les touristes pourront également assister à des projections de films documentaires et visiter une exposition de peinture anglaise moderne. Des représentations en plein air de pièces de Shakespeare sont également prévues. Cette quinzaine attirera sans doute de nombreux visiteurs dans cette charmante ville du Gloucestershire.

REFLETS DES LETTRES

— Jean Dutourd (ci-dessus, avec M^me^ Courteline) est éclectique : après le prix Stendhal qui avait récompensé le *Complexe de César* il reçoit le prix Courteline pour *une Tête de chien*.

G. C.

ÉPREUVES DE GOLF

Sur les links du New-Golf de Deauville se sont déroulées les 9 et 10 juin les épreuves de la coupe Bouchayer. La formule en était inédite en France : par équipes de

Quelques-uns des 45 concurrents de la Coupe.

deux les matches se disputaient le samedi en quatre balles meilleure balle, le dimanche matin en simple et l'après-midi en *foursome*. Le total de ces trois scores désignait le vainqueur. Le 1^er^ prix brut a été remporté par MM. de Filiquier et Desheules, le 1^er^ prix net par M. Bechman.

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS
SACHA GUITRY
joue
UNE FOLIE

PLUS DE RACINES REVELATRICES !

Entre deux Teintures :

" LE FAMEUX CRAYON CAPILLAIRE "

MOORISH

COLORE INSTANTANÉMENT RACINES, TEMPES GRISES ET PREMIERS FILS BLANCS

Rigoureusement inoffensif

9 teintes : **450 fr.**

Coiff. Parf. Gdes Magasins &

Labor. JUVÉA, 22, r. François-1er, PARIS. Ely. 04-59

9, pl. du Nouveau-Marché-aux-Grains, BRUXELLES.

(Env. sur demande. Joindre mèche cheveux)

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT

entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20.

T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

SUISSE

RHEINFELDEN, près Bâle (Suisse)

BAINS SALINS SCHUTZEN

Cœur, rhumatismes,

retour d'âge prématuré.

VACANCES EN BELGIQUE

La PANNE-s/MER

Hôtels grand luxe, pens. mod.

Villas, appts. Dem. notice doc.

Synd. d'Init. Mais. Comm.

Trains directs : PARIS-VALS

Déclive Juvéa

DÉTENTE PARFAITE EN 15 MINUTES

Par le renversement de la position habituelle du corps, le sang afflue partout où la position debout et les contraintes vestimentaires gênent son mouvement : les muscles se décontractent, les os se placent bien. L'inclinaison est calculée suivant la technique des planches de repos adoptée depuis plusieurs années par les centres de Repos et de Beauté d'Amérique.

L'usage régulier de la « DÉCLIVE JUVÉA » évite la lourdeur des jambes, le gonflement des pieds et le vieillissement prématuré causé par la vie sédentaire ou un travail pénible.

Résultats obtenus par un emploi journalier :

un dos droit,
un cou allongé,
des jambes parfaites,
un visage animé,
une vue meilleure,
une chevelure plus vivante.

DÉCLIVE JUVÉA, robuste, légère, pliante (85×50), (envoi sur demande : 7.500 fr.)

Soc. des Lab. JUVÉA, 22, r. François-1er PARIS, ELY. 04-59

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mort de Mgr Pays

S. Exc. Mgr Pays, évêque de Carcassonne, est mort le 18 juin, à soixante-neuf ans. Il avait fait toute sa carrière dans le Sud-Ouest de la France. Né dans les Basses-Pyrénées, ordonné prêtre à Lourdes en 1905, il fut tout d'abord professeur à Argelès, puis à Saint-Pé, ensuite vicaire à la cathédrale de Tarbes. Il enseigna la philosophie et la théologie au séminaire de cette ville, dont il avait été nommé supérieur. Mgr Pays avait été élevé en 1932 au siège épiscopal de Carcassonne, où il succédait à Mgr Coste.

La cathédrale de Saint-Claude est devenue basilique

S. Em. Mgr Gerlier, cardinal archevêque de Lyon, primat des Gaules, a procédé solennellement à l'érection en basilique de la cathédrale de Saint-Claude. Le titre de basilique mineure a été en effet accordé, par un bref de S. S. Pie XII, à cette cathédrale qui fut jadis l'église de l'Abbaye de Saint-Claude, dont on vient de fêter le quinzième centenaire.

VOYAGES
LES PLUS BEAUX
ce sont ceux organisés par la
COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
Un choix unique en Europe de circuits et croisières en groupes et individuels présentés dans
3 CATALOGUES GRATUITS
Tome 1. VOYAGES EN AUTOCAR
Tome 2. VOYAGES EN TRAIN, AUTOCAR, BATEAU, AVION, AUTOMOBILE
Tome 3. EXCURSION D'UN JOUR EN AUTOCAR
Bien spécifier l'ouvrage demandé
Cie FRANÇAISE DE TOURISME
14, bd de la Madeleine, Paris-8e
Bureaux ouverts de 9 h. à 21 h.
Prix d'Honneur Rallye International Nice 1951

ÉDUCATION EN SUISSE
INSTITUT sur le ROSENBERG
près SAINT-GALL (Suisse)
Dans une région préalpine à climat privilégié : la plus grande école internationale pour jeunes gens.
Possédant une renommée mondiale, elle est un centre officiel pour l'étude des langues modernes et prépare jusqu'au diplôme commercial et aux bac. suisse, anglais, américain. Enseignement individuel en petites classes. Juillet-sept. : Cours de vacances.
Prospectus.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Et. Me MALLET, not. au KREMLIN.
PRO PTÉ LIBRE à VILLEJUIF 33, av. de Vitry. Maison avec garage et gd jardin,
Cont. 1.366 m. Adj. 11 juillet 15 h.
M. à p. : 500.000 fr. S'ad. Me MALLET.

Et. Me MALLET, not. au KREMLIN.
USINE de Fonderie avec Imm. de rapt à Montreuil-s/Bois, 68 et 70, r. Michelet.
Adj. 11 juillet 15 h. en 2 lots, av. fac. de réunion.
M. à p. : 300.000 par lot. S'ad. Me MALLET.

A vendre à l'amiable, VILLA "Paule André"
à St-Trojan-les-Bains
(Ile d'Oléron). En bordure plage.
LIBRE. Belle constr. Sup. 2.810 m. env.
S'adr. à Me POUVREAU, not. au Château d'Oléron (Tél. 61) et à Me P. JULLIEN, not. à Paris, 9, pl. des Petits-Pères.

Ville de Paris
Emplacement enceinte fortifiée
Adj. s. 1 ench. Ch. Not. 10 juil. 14 h.
TERRAIN
Place de la Porte de Passy
près le Bois de Boulogne
Façade : 19 m. Surface : 699 m. 40.
Mise à prix : 15.386.800 francs.
S'ad. not. Mes Mahot de la Quérantonnais et BONNEL, 79, bd Malesherbes.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

« La Voix de l'Amérique » se fait entendre le plus agréablement du monde, par l'intermédiaire de son délégué Simon Copans qui choisit des programmes fort intéressants pour animer sa rubrique. Il a consacré la majeure partie d'une séance à la musique descriptive se rapportant aux animaux. La gaîté ne perd pas ses droits et le thème pittoresque d'un chien... qui a des puces prête à rire ; une polka suggère des courses de chevaux ; la musique d'Aaron Copland, l'un des maîtres compositeurs d'outre-Atlantique, s'applique à merveille aux jeux dans une prairie d'un petit garçon avec son grand ami le poulain rouge ; les accents musicaux en sont amples et profonds, tout un film, paraît-il, illustre ce sujet.

La première audition du *Tombeau de Charles Baudelaire,* partition de Pierre Maillard, a été offerte par l'orchestre radio-symphonique et les chœurs de la Radio-diffusion (chef, René Alix) sous l'éminente direction de Tony Aubin, qui donna une généreuse impulsion à ces pages au caractère debussyste. Nadine Renaud en fut l'excellente soliste. « Parfum exotique », « Je n'ai pas oublié », « le Flambeau vivant » et « Lesbos », chaleureux chœur final, comptent parmi les pages les plus originales de ce monument du souvenir. Curieuse opposition : les artistes, pour conclure le concert, exprimèrent un *Chant de joie,* dru, chaleureux, d'Arthur Honegger. Double hommage à la mort d'abord, à la vie ensuite...

W.-L. LANDOWSKI.

M. Jean de Précigout président pour la France du Centre International des arts et du costume

Récemment vient d'être créé à Venise, et installé dans le Palais Grassi, sur le Grand Canal, le Centre international des arts et du costume.

Le Centre, qui s'honore du haut patronage du président de la République italienne, se propose de réaliser un programme complexe de caractère artistique, culturel et technique dans le cadre des arts et du costume. Il est prévu pour cette année :

Une exposition de l'histoire du costume de l'époque classique au romantisme, qui se tiendra dans les salles du Palais Grassi ; une série de spectacles théâtraux et musicaux ; un festival de la haute couture ainsi que d'autres réunions et manifestations complémentaires.

C'est M. Cesare Merzagora qui a été nommé président général du Centre. Le président pour la France est M. Jean de Précigout (président du Syndicat français des textiles artificiels). Le secrétaire général est le docteur Paolo Marinotti.

A PARAITRE PROCHAINEMENT

André JARDOT, Directeur Général des DOCUMENTS D'ART de Monaco, vient de confier à Odette DIARD la direction de la Collection « ESCALES DU MONDE » qui ne comportera pas moins de 50 volumes. Chaque pays sera traité par la photographie avec de nombreuses planches en hélio noires et couleurs. Le premier volume paraîtra fin septembre prochain et sera consacré à la HOLLANDE, texte de Pierre LEPROHON. Paraîtront ensuite : le PORTUGAL, par M. de SANTOS, introduction de MARCEL PAGNOL, de l'Académie Française ; le MEXIQUE, par Jean CAMP ; le MAROC, par Francis AMBRIERES ; l'ESPAGNE (2 volumes), par A. T'SERSTEVENS ; le BRESIL, par Blaise CENDRARS ; la SUEDE, par H. QUEFFELEC ; le DANEMARK, par Pierre PARAF. La collection sera précédée d'une Introduction générale de M. André SIEGFRIED de l'Académie Française.

Trois jeunes filles présentent devant l'entrée principale de l'exposition un modèle de bicyclette française à moteur.

LA FOIRE INTERNATIONALE DE TORONTO

Pour la quatrième fois une Foire commerciale internationale vient de se tenir à Toronto. Trente-cinq pays y participaient et elle a reçu plus de 40.000 visiteurs. La Grande-Bretagne, la Hollande, l'Italie avaient fait un gros effort. L'Allemagne occidentale avait sensiblement augmenté sa participation. De même pour les Etats-Unis dont le nombre d'acheteurs au Canada va grossissant. Quant à la France qui a figuré depuis le début à Toronto, elle était représentée par une cinquantaine de maisons. Elles exposaient sous l'égide du comité permanent des foires à l'étranger qui pour la première fois organisait la représentation française. Le résultat a été excellent. Les exposants étaient groupés et leurs produits présentés avec beaucoup de goût. Un coin de France vivait à Toronto, d'une vie empreinte des qualités de chez nous : distinction, finesse, charme, beauté.

COURRIER DE LA DANSE

Une *Giselle* merveilleuse incarnée par Yvette Chauviré... Le drame est si irréel et si humain à la fois. Elle en fait un poème de tendresse... Les extraordinaires ralentis, les silences, les attitudes doucement relevées comme par un vent d'un autre monde... Le port de tête attristé, attentif, la jeune fille amoureuse est offerte au delà de la mort... ressuscitant un amour impossible et créant une éternité...

L'étoile est ici dans toute sa plénitude, sa technique pure ne passe pas au premier plan, et l'expression intérieure est étrangement perceptible.

Jacqueline Moreau est d'une exquise féminité dans le pas de deux de *Don Quichotte* qu'elle danse avec le beau et léger Skouratoff. Aiguë, désinvolte, elle est virtuose, sans excès, très mesurée, très française.

L'Ecuyère, chorégraphie d'Yvette Chauviré, musique de Kosma, est un harmonieux mélange de beaucoup de choses déjà vues... Le mélodrame du cirque, le clown (Guy Layné, très expressif), le jeune homme triste, M. Loyal... Ceci est vieux, et le décor sordide, la poésie populaire n'apportent plus grand chose à cette danse de caractère.

MARTINE CADIEU.

VINS ET CHATEAUX D'ANJOU

Le cinquième rallye aérien des vins et châteaux d'Anjou a obtenu un très grand succès et, bien que le temps fût plutôt maussade, réunit de nombreux concurrents français, anglais, espagnols et belges qui furent accueillis sur l'aérodrome d'Avrillé par les représentants de l'Aéro-Club de l'Ouest et de la Fédération des syndicats viticoles de l'Anjou. Diverses manifestations auxquelles était venue s'associer une délégation du Tastevin de Bourgogne eurent lieu à l'occasion du rallye.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

QU'ELLE EST BELLE...

LA SUISSE

St. Moritz

Kurhaus et Grand Hôtel des Bains
Maison de tout 1er rang pour vacances idéales.
En communication directe avec l'établissement des bains. (Bains à l'eau carbogazeuse et de tourbe boueuse).
PRIX DE PENSION : **Fr. 20 et 30.**
GOLF — TENNIS — PÊCHE

TARASP BASSE-ENGADINE 1.250 m. d'altitude
Scuol - Tarasp - Vulpera-les-Bains
Grand Hôtel et Kurhaus Tarasp
Hôtel balnéaire de premier ordre, permettant de combiner les effets de la haute altitude avec ceux des sources alpines. Bains minéraux et installations de cure dans la maison. Diète individuelle. Dernier confort. Grand parc, tennis, golf.
En hiver : **Grand hôtel Tschuggen, Arosa.**

FLIMS, LE LIDO ALPIN
au bord d'un lac alpestre aux sources chaudes.
PARK HOTEL WALDHAUS
Maison de tout premier ordre (360 lits). Le rendez-vous élégant et sportif des Grisons. 7 places de tennis, bridge-host, un paradis pour enfants, et en même temps la place idéale pour repos et reconvalescence. Institut thérapeutique, régimes.
Adressez-vous à R. BEZZOLA, dir.

LENZERHEIDE
sur la belle route du Julier, entre Coire et St-Moritz
GRAND HOTEL KURHAUS
Rendez-vous cosmopolite
La maison de tradition offrant le maximum de confort moderne. Cuisine fine et soignée. - Bar - Pavillon - Tea Room - Orchestre - Garages. Pensions à partir de fr. 17.50 - Prix forfaitaire pour 7 jours : depuis fr. 144.

SILS-MARIA BASELGIA 1.800 mètres
Hôtel MARGNA
Hôtel de premier ordre dans le style de l'Engadine. Situation magnifique entre les lacs de Sils et de Silvaplana.
Tél. (082) 6 33 06 **Dir. W. SCHEEL**
(en hiver : Chantarella-House, St-Moritz)

St. Moritz

LE SUVRETTA HOUSE
avec sa situation merveilleuse vous offre de splendides vacances en **Engadine.**
Saison Juin-Sept-mbre.
Villa SUVRETTA, ouvert toute l'année.

St. Moritz

KULM HOTEL
Maison de 1er rang pour vacances idéales.
Sports - Délassement - Cures de bains.
Golf et tennis privés.

CELERINA
HOTEL CRESTA PALACE
à 5 minutes de St-MORITZ (Engadine)
Hôtel de Famille de Premier ordre (200 lits)
Situation dégagée, GOLF, TENNIS, Grand Parc. Pension à partir de **Fr. 18.**
DIRECTEUR : GEO BISENZ.

PONTRESINA
SPORT-HOTEL PONTRESINA
Au centre, situation ensoleillée et dégagée.
PRIX DE PENSION : Fr. **20.** à **30.**
Dir. A. MANSER.

SILS-MARIA ENGADINE 1.800 mètres
Hôtel EDELWEISS
Hôtel de famille bien aménagé et confortable. Salons spacieux et agréables. Cuisine soignée. Situation abritée et ensoleillée.
Pension depuis **Fr. 17,50** - Directeur : J. DETTWYLER.

RIVIERA SUISSE **LUGANO** *Lacs, montagnes, vallées*

La station à la mode de la Suisse méridionale. Paysages féeriques. Flore splendide. Golf. tennis, yachting, plages, funiculaires.

22 juillet — **Fête vénitienne et corso de barques.**
29 juillet — **Fête vénitienne et feu d'artifice à Campione.**
1er août — **Fête vénitienne et feu d'artifice à Lugano.**
25-26 août — **Concours motonautique international à Campione.**

GALERIE DE VILLA FAVORITA A CASTAGNOLA. EXPOSITION D'ART ORIENTAL A MORCOTE.

Renseign. et prospectus auprès de l'Office National Suisse du Tourisme, 37, boul. des Capucines, Paris-2e.

IVA-ZURICH

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

RIVOIRE & CARRET

PÂTES TROIS ÉTOILES

LA PERFECTION D